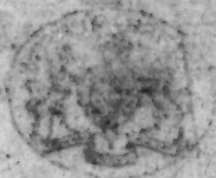


117798.6

LE FOURBE,
COMÉDIE DE CONGRÈT,
TRADUITE DE L'ANGLAIS.

LE FOURBE,
COMÉDIE.



LE-FOURRE
COMEDIE



LE FOURBE,
COMÉDIE DE CONGRÈVE,
TRADUITE DE L'ANGLOIS.

Par M. P***.



A LONDRES,
Et se trouve à PARIS,
Chez RUALT, Libraire, rue de la Harpe.

MDCCLXXV.

LE FOURBE

COMEDIE DE CONGRÈS

TRADUITE DE L'ANGLAIS

Par M. P.***



A LONDRES.

chez Knapton, rue de la Harpe.

chez Knapton, rue de la Harpe.

M. P.***

PERSONNAGES

MASCOULIN.

LORD TOUCHWOOD, Comte de Mellesfont.

Provençien en mariage à Comédie.

MELLESFONT.

CARLIS, son fils.

LORD FROTH.

LE FOURBE,

SIR RABE FRYANT, Lord Touchwood.

COMÉDIE.

LORD TOUCHWOOD.

CYTHIE.

LORD FROTH.


LORD FRYANT.

UN CHÂTELAINE.

LADY.

En scène à Paris dans une Galerie de la Nation.

au Lord Touchwood, & dans les salles voisines.



PERSONNAGES.

MASKOUEL.

LORD TOUCHWOOD, Oncle de Mellefont
promis en mariage à Cynthie.

MELLEFONT.

CARELES, son Ami.

LORD FROTH.

BRISK.

SIR PAUL PLYANT, Frere de Lady Touchwood,
Pere de Cynthie.

LADY TOUCHWOOD.

CYNTHIE.

LADY FROTH.

LADY PLYANT.

UN CHAPELAIN.

LAQUAIS.

*La Scène se passe dans une Galerie de la Maison
du Lord Touchwood, & dans les Salles voisines.*



LE FOURBE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Galerie de la Maison
de Lord Touchwood.

CARELES, MELLEFONT,

*Careles traverse rapidement le Théâtre ,
tenant dans ses mains son chapeau , ses
gants & son épée. Mellefont le suit.*

MELLEFONT.

Où courez-vous donc si vite? Pourquoi
nous quittez-vous?

Tome I.

A 1

*LE FOURBE,**CARELES.*

Où sont les Dames? Je suis las de boire,
& je commence à croire qu'elles sont meilleure compagnie que les hommes.

MELLEFONT.

Ta raison chancele, mon ami; allons, reviens.

CARELES.

Non, je suis trop ennuyé; & s'il nous faut dans la vie supporter une confusion de mots sans idées, les femmes ayant la voix plus douce, doivent avoir la préférence.

MELLEFONT.

Elles sont à prendre le thé au bout de cette galerie; je vous y suivrai. Puisque je trouve l'occasion de vous entretenir en particulier, je vais en profiter.

CARELES.

Voici un fat qui vient fort mal à propos nous interrompre.

COMÉDIE.

SCÈNE II.

CARELES, MELLEFONT,
BRISK.

BRISK.

GARÇONS, amis, eh! où êtes-vous? vous
succombez, une seule bouteille vous en-
terre? Careles, vous ne quittez jamais une
société sans la troubler.

CARELES.

Tu fais plus; toi, tu la troubles en y
venant.

BRISK.

Oh! je fais que vous enviez mon sort.
Dépit, orgueilleux dépit, envie dévorante!
— Que Mellefont soit notre Juge, il fait
& reçoit une plaisanterie mieux que vous
& moi; lorsque je vous accuse de troubler
une société, j'entends que vous n'y lais-
sez plus personne pour rire. Eh bien, Mel-
lefont?

A;

6 **LE FOURBE,**
MELLEFONT.

Vous l'avez confondu.

BRISK.

Oh, mon cher Mellefont! que je meure
si tu n'es l'ame de la conversation, la pure
essence de l'esprit, & l'esprit du bon vin.
— Que la peste m'étouffe s'il s'est dit, on
entendu trois bonnes choses depuis que tu
as quitté la salle. Eh bien Careles?

CARELES.

De quoi s'agit-il?

BRISK.

De quoi s'agit-il? je vous punirai de
votre défaut d'attention. Le diable m'em-
porte si je me répète.

MELLEFONT à part.

Il n'a pas le sens commun. (*Haut.*) Mais,
cher Brisk, excusez-moi, nous avons des
affaires.

CARELES.

Vas-t'en, je t'en prie, tu vois que nous
sommes sérieux.

COMÉDIE.

7

MELLEFONT.

Nous ferons dans la salle aussitôt que vous; allez entretenir la bonne humeur & la gaieté; allez, mon cher. Sans vous ils vont s'endormir.

B R I S K.

Je les en empêcherai bien. — Ordonnez du Zénith au Nadir, je suis à vous; mais, que je meure, si je dis une bonne chose avant que vous veniez. — Je t'en prie, Mellefont, hâte-toi, — Mylord jure qu'il te deshéritera; Sir Paul ne veut plus te donner sa fille, ni Mylord Froth danser à ta nôce: & moi, je veux être pendu si j'écris votre épithalame; ainsi, songe un peu à tes affaires.

MELLEFONT.

Je n'ai que deux mots à dire, je vous suis.

B R I S K.

Careles, sois attentif. (Il sort.)

LE FOURBE,

SCENE III.

MELLEFONT, CARELES.

CARELES.

LE fat!...

MELLEFONT.

Il est bon diable; passons-lui sa manie;
— il peut me rendre service. — Je crains
les distractions; je voudrais que l'ivresse
de la joie s'emparât de tous les cœurs. Il
est des tems où le bon sens est aussi hors de
propos que la vérité. Je r'en prie, supporte
aujourd'hui tout le monde; accorde à Brisk
de l'esprit quand tu devrois passer pour
fou.

CARELES.

Où tend ce préambule extravagant?

MELLEFONT.

Vous allez le savoir. — Je voudrais que
le jeu, la danse & le fracas de ce jour pus-
sent distraire Milady Touchwood, & l'em-

COMÉDIE.

9

pêcher d'agir. L'enfer est moins noir, & renferme moins de furies que son imagination.

CARELES.

Je vous croyois au bout de vos craintes.
— N'est-ce pas demain que vous épousez Cynthie? Sir Paul ne vient-il pas dresser le contrat?

MELLEFONT.

Oui ; mais jugez si je n'ai plus lieu de craindre. Nul autre que vous, & Maskouel, n'est instruit de la violente passion que Milady avoit conçue pour moi. Dès mes premiers refus, elle fut adroitement me noircir dans l'esprit de mon Oncle, toujours sous le voile de l'amitié la plus tendre. Sa malice, telle qu'une lanterne sourde, n'éclairoit que moi, & il m'en coûtoit moins encore d'en écarter les atteintes que de me soustraire aux importunités de son amour. Dans le choix de ces deux maux, sa haine me paroissoit le moins terrible : mais soit que pressée par son désespoir, soit que

mon prochain mariage avec Cynthie ; ait mis un terme à sa vengeance, ce matin elle est venue me surprendre....

CARELES.

Peut-il exister de pareilles furies? — O Nature! que tu fis bien de ne pas donner à ce sexe la force de ravir; — mais poursuivez.

MELLEFONT.

Son abord m'a surpris. Je m'attendois à tous les transports d'une femme justement méprisée, & qui ne respire que la vengeance. Ce tonnerre, ces éclairs que je redoutois se sont évanouis pour faire place à un torrent de larmes, des soupirs & des sanglots la suffoquoient. Nous gardions un profond silence. La passion avoit enchaîné sa langue; la surprise retenoit la mienne. Enfin, tout ce que l'amour le plus violent peut inspirer de tendre & de passionné, est sorti de sa bouche. Elle parloit en vain; je plaidois pour le sang, la reconnaissance & l'amitié qui m'attachent à mon

Oncle: alors j'ai vu naître l'orage que je craignois d'abord. Elle se précipite sur mon épée, s'en saisit, je la retiens; défarmée, excédée, elle me quitte après avoir juré au milieu d'un torrent de malédictions qu'elle n'auroit du repos que lorsqu'elle auroit vu ma ruine.

CARELES.

Insensée!... Ignore-t-elle que ton mariage ne se fait que parce que ton Oncle n'a point d'enfans: te croit-elle assez sot pour lui donner un héritier & te dépouiller toi-même de sa succession?

MELLEFONT.

Je t'expose sa conduite; venons à ce que j'exige de toi: tes services peuvent se changer en plaisirs; je confie à tes soins Milady Plyant; efforce-toi de l'occuper assez pendant cette journée, pour que ma charitable Tante n'ait pas le tems de la tourner contre mes intérêts; si tu réussis, l'amour & l'amitié te dédommageront. Tu la connois; des ridicules, de l'orgueil, de la pré-

somption, un étalage de vertu qui ne finit point, & un vieux mari....

CARELES.

Voilà, je l'avoue, de quoi fonder bien des espérances.

MELLEFONT.

Milord Froth admirera sa Milady; Milady le galant M. Brisk; j'observerai mon Oncle; Maskouel veillera sur ma Tante, prêt à m'avertir aux moindres démarches. Je n'ai rien à craindre de Sir Paul; il est si plein de son amour paternel pour ma belle Cynthie, qu'il ne voudroit pas lui donner un moment de chagrin pour un siècle de bonheur à venir.

CARELES.

Voilà donc vos projets, je desire bien que vous n'ayez pas mis la garde la plus foible à l'endroit où l'ennemi est le plus fort.

MELLEFONT.

Parlez-vous de Maskouel, le soupçonneriez-vous toujours?

COMÉDIE.

13

CARLES.

Je ne puis le souffrir; je ne l'ai jamais aimé; sa physionomie m'a toujours donné des soupçons.

MELLEFONT.

Tout me l'attache; son sort, sa fortune; il dépend de mon Oncle & de moi.

CARLES.

Et de votre Tante.

MELLEFONT.

Ma Tante?

CARLES.

Je suis bien trompé s'il ne se passe quelque chose entr'eux, malgré l'amour de Milady, & votre grande confiance en Maskouel.

MELLEFONT.

Rien ne l'attache à elle que le desir de me rendre service; c'est pour y parvenir qu'il cherche à mériter son estime.

Je le desire. Mais rien ne pourroit mieux servir l'aversion de Myladi que la naissance d'un bel enfant. Elle est foible, jolie, adroite, Maskouel, plein de zèle & d'ardeur. Les occasions ne manquent point; l'affection de votre Ami n'est fondée que sur ses intérêts: s'il avoit les bonnes grâces de sa Dame, que pourriez-vous attendre de son amitié?

MELLEFONT.

La conséquence est juste. — Vos soupçons méritent qu'on les examine. — Mais voici la compagnie, allons au-devant.



SCENE IV.

MELLEFONT, CARELES,

Lord TOUCHWOOD,

Lord FROTH, Sir PAUL,

BRISK.

Lord TOUCHWOOD.

IL faut donc venir vous joindre, mon Neveu. — Vous nous laissez, votre beau-Pere & moi, soutenir le terrain, & disputer avec des jeunes gens.

MELLEFONT.

Pardon, Milord, nous allions rentrer.

Sir PAUL.

Tu nous abandonnes, mon fils ! Cela n'est pas bien ; je te jure que je suis un peu gris ; une bouteille de plus m'atterroit. — Oh, oui, — tu nous manquois. Mais M. Brisk, où est-il ? Je jure que c'est un facétieux corps, de bonne société.

Et Milord Froth, un homme bien gai;
hé, hé, hé.

Lord FROTH.

O, ma foi, Sir Paul, que voulez-vous dire? Gai, gai; j'aimerois autant que vous me donnassiez le nom de fou,

Sir PAUL.

La, la, ne vous fâchez point; vous riez des plaisanteries de M. Brisk, & je vous en trouve plus charmant; hé, hé, hé.

Lord FROTH.

Sir Paul, vous vous abusez; je ne doute plus de l'effet du champagne: je vous jure, Sir Paul, que je ne ris que des plaisanteries que je fais, ou de celles des Dames.

BRISK.

Quelle est donc cette dispute? Milord en veut à mon esprit; oh! si je dis un mot ou deux, je le ferai mourir de rire.

Lord FROTH.

Je vous crains, M. Brisk, il faut que je m'explique. Je conviens que vos idées
me

me font sourire quelquefois ; mais elles ne vont pas plus loin. Rien de plus méfiant à un homme de qualité, que de se livrer à ce rire immodéré : expression vulgaire d'une convulsion que tout le monde peut avoir. Chacun rit ou peut rire. Un homme de nom rira-t-il décemment des faillies d'un inférieur, si personne de son rang ne rit avec lui ? Indécence, vous dis-je, ridicule. Peut-on se faire un plaisir des plaisirs du vulgaire ? Quand je veux rire je m'enferme dans mon cabinet, & je ris ordinairement seul.

B R I S K.

Vous riez, alors, j'imagine, de vos propres faillies. Ah ! ah !

Lord F R O T H.

Hé ! hé ! hé ! J'avoue qu'il me fait sourire malgré moi.

B R I S K.

Je ne serai pas content que je ne vous aie fait rire tout à fait.

Tome I.

B

Lord FROTH.

Hé! hé! hé! Qu'il est plaifant; je fais tout mon poffible pour m'en empêcher.

CARELES.

Milord me paroît plus fenfible à un quolibet qu'à une bonne plaifanterie.

Lord TOUCHWOOD.

Sir Paul, fi vous voulez, nous irons auprès des Dames; boire du thé, pour remettre nos têtes.

Sir PAUL.

De tout mon cœur. — M. Brisk, fi vous ne venez point avec nous, — appelez-moi dès que vous ferez fur le point de dire quelque chofe de drôle; & j'en rirai même avant de vous entendre.



SCENE V.

MELLEFONT, CARELES,

Lord FROTH, BRISK.

MELLEFONT.

MILORD va-t-il quelquefois à la Comédie?

Lord FROTH.

Oui. — Mais je ne ris jamais.

MELLEFONT.

Non?

Lord FROTH.

Oh non; — jamais je ne ris.

CARELES.

Pourquoi y allez-vous donc?

Lord FROTH.

Pour me distinguer du commun, mortifier les Auteurs. Ils sont si fiers lorsqu'une de leurs folles idées peut faire chévrorter toutes les loges. Je vous avoue. — Hé, hé,

hé; — Que je me suis contraint plus d'une fois pour ne pas rire, de peur de les encourager.

MELLEFONT.

Vous avez autant de cruauté pour vous, que de méchanceté pour eux.

Lord FROTH.

Ce n'a pas été sans peine d'abord; mais je commence à m'y habituer.

BRISK.

Par la fableu, Milord; il y a quelque chose de bien singulier dans cette façon d'agir. J'en suis fâché pour le bel esprit & pour quelques-uns de mes Amis qui écrivent. — J'aime à faire de petites malices. — La peste m'étrouffe, si ce n'est là des preuves d'esprit. — L'esprit n'est terrassé que par l'esprit, comme un diamant ne peut être coupé que par un autre.

Lord FROTH.

Je crois que vous ne tarderez pas à acquérir cette espèce d'esprit.

CARELES.

Et dans quoi ? Où diable trouvez-vous de l'esprit à ne pas rire lorsqu'on n'en a pas envie.

BRISK.

Merci de moi. — Croyez-vous que ce n'est rien, Milord ; on ne peut refuser une belle ame à Careles. — Mais là, — vous m'entendez ; — il est un peu triste ; — un peu suffit ; je vous le dirai. — Et toi, Careles, apprends que quand il me plaira je te ferai rire aux convulsions ; — alors prenant mon sérieux pour te demander la cause de ce rire immodéré, tu ne pourras me répondre que lorsque par gradation tu seras parvenu à ne faire plus que sourire.

CARELES.

Eh bien ! que te dirai-je alors ?

BRISK.

Je t'en prie, ne m'interromps point. — Tu me diras, enfin, — mais long-tems, long-tems après.

B 3

LE FOURBE.

CARELES.

Franchis, de grace, tout cet espace.

BRISK.

Eh bien, tu me feras des mines, des grimaces, tout ce que tu voudras, tu épuiseras les saillies, bons mots, pointes, &c. Vous rirez tous à en mourir. — Je ferai inébranlable, aussi peu ému que maintenant. Es-tu satisfait?

CARELES.

Non, parce que j'imagine que tu n'as pas assez d'esprit pour y entendre finesse.

Lord FROTH.

Ma foi, M. Careles, vous allez trop loin; on accorde de l'esprit à M. Brisk; Milady, mon Épouse, lui en trouve beaucoup; & je puis dire qu'elle s'y connoît.

BRISK.

Bon... bon... Milord; sa voix n'est rien du tout. (*A Careles.*) Prenez mes paroles à rebours, & supposez que j'ai dit un bon mot.

COMÉDIE.

CARLES.

Si cela étoit, je serois confondu.

MELLEFONT.

Brisk, laissez-le seul; il n'est pas assez docile pour qu'on prenne la peine de l'instruire.

BRISK.

Que je meure, si je n'en suis fâché pour lui.

MELLEFONT.

Milord, irons-nous faire notre cour aux Dames?

Lord FROTH.

De tout mon cœur. Hors de leur compagnie, tous les lieux me paroissent des solitudes.

MELLEFONT.

Que diriez-vous d'une nouvelle bouteille de Champagne?

Lord FROTH.

Pour l'univers je n'en boirois pas une

goutte.... Intempérant ; — j'ai encore le feu au visage. (*Il tire de sa poche un petit miroir & se regarde.*)

B R I S K.

Laissez-moi voir, Milord, permettez.... J'ai brisé la petite glace qui se trouvoit dans le couvercle de ma tabatière.... Hum. Pardieu, voilà un bouton qui prend son effor.

Lord F R O T H.

Il faut le presser avec un sou marqué; je tiens ce secret de mon Épouse; elle vous l'apprendra. Venez, Monsieur; allons à la rencontre des Dames.



SCENE VI.

Lady TOUCHWOOD.

MASKOUEL.

LADY.

Je ne veux plus vous écouter, — Fourbe
& ingrat; voilà votre caractère.

MASKOUEL.

Je n'ai été que foible, Madame, — &
pour vous servir.

LADY.

Je me fierois à celui qui trahit son Ami?

MASKOUEL.

Quel Ami ai-je trahi? Et pour qui?

LADY.

Mellefont, votre Ami le plus tendre,
ne le trahissez-vous pas pour moi? Le nie-
rez-vous?

MASKOUEL.

Non.

LADY.

N'offensez-vous pas Milord, qui, dans tous vos besoins, vous a servi de Père; qui s'occupe de votre fortune, de votre bonheur, ne l'avez-vous pas offensé de la manière la plus cruelle?

MASKOUEL.

Je l'avoue: mais c'étoit pour vous être dévoué, pour vous adorer, pour vous servir; il y a-t-il quelque chose de plus?

LADY.

De plus? Oui, traître; & c'est à ma honte; ne m'avez-vous pas deshonorée?

MASKOUEL.

Je le nie. J'ai gardé un secret inviolable sur tout ce qui s'est passé entre nous. — A une autre accusation.

LADY.

Ingrat, vous vous jouez de mes faiblesses. — Mais craignez, — ne m'excitez pas; — par le feu éternel, vous n'échapperiez pas à ma vengeance. — Tranquille & froid

scélérat ; avec quelle indifférence , avec quelle insensibilité il avoue les actes horribles de ses perfidies. — Oui , mes fautes ont des excuses , & plus de mille : le feu de mon tempérament , les passions qui dévorent mon ame m'ont entraînée & séduite ; l'amour & le désespoir m'ont subjuguée. Mais toi , scélérat paisible , dont le sang noir & épais circule lentement dans tes veines , comment te justifieras-tu ?

MASKOUEL

Voulez-vous être tranquille & m'écouter avec patience ; je ne parle qu'à ces deux conditions. J'ai été , je l'avoue , (*Lady se promène rapidement & en désordre*) un infâme coquin , pour l'amour de vous , & vous me le reprochez. Je suis prêt à le devenir encore , toujours pour votre intérêt ; & vous me parlez de conscience & d'honneur pour éteindre le zèle qui m'attache à vous ; que faire ? Je vous dois tout ; ma fortune & mon bonheur sont votre ouvrage.

Vous desservir c'est me ruiner. Fixez mes incertitudes; puis-je vous trahir? c'est me trahir moi-même. L'honneur n'est rien pour moi: vous me connoissez trop bien, je n'y prétends point; mais je voudrois vous convaincre du besoin que vous avez de ma perfidie & de ma scélératesse.

LADY.

Besoin? L'impudent! La reconnoissance est donc sans pouvoir sur votre ame? Les bienfaits ne vous touchent point? N'ai-je pas rassasié vos desirs de mes biens? Ne vous ai-je pas immolé mon honneur? De Serviteur n'êtes-vous pas devenu le Maître de tout, de moi, de mon Époux? Où sont cet amour modeste, cette tendresse, ce respect, qui devoient répondre à mes bontés, & m'attacher à vous pour toujours?

MASKOUEL.

Ils sont fixés dans mon cœur; rien ne pourra les en arracher & vous...

LADY.

Eh bien.

MASKOUEL.

Me suis-je mal exprimé, Madame, lorsque j'ai dit que j'ai eu pour vous une passion généreuse & fidèle, que vous n'avez écoutée que par raison de politique & de vengeance ?

LADY.

Hélas !

MASKOUEL.

Nous sommes seuls, Madame, — contentez-vous, écoutez-moi. Vous aimiez votre Neveu lorsque vous m'inspirâtes l'amour le plus tendre. Quelque art que vous missiez à masquer votre passion, je m'en aperçus, — preuve de mon amour, — impénétrable à tous les regards, vous ne l'étiez point à des yeux jaloux. Cette découverte m'enhardit, je l'avoue, dès lors je vous crus à moi : l'indifférence de votre Neveu accrut mes espérances. Je veillois sur l'occasion ; je la saisis, lorsque pleine de fureur, d'amour & d'indignation, il venoit de rejeter vos yeux. Votre état,

mes raisons, l'heureux à propos, accomplirent mon dessein. Je pressai l'instant favorable, je fus heureux. Que je vous ai aimé depuis; ma bouche ne vous le disoit point; ma bouche ne pouvoit l'exprimer.

LADY.

Eh bien, esprit infernal & séduisant, — n'ai-je pas payé votre amour du retour le plus tendre?

MASKOUEL.

Votre passion fut brûlante en effet; mais je le devois à la vengeance qui vous animoit. Cette idole que vous embrassiez fouilloit vos sacrifices. L'amour n'en étoit que le prétexte. — Un fils, un héritier entraînoit le jeune Mellesfont sur les pas de l'abîme. Vous deveniez son unique ressource.

LADY.

Ingrat, tu m'outrages encore...

MASKOUEL.

Je vous quitte si vous m'interrompez.

Retenez ces inutiles exclamations. Je ne vous répète que ce que vous m'avez dit mille fois vous-même dans ces momens de liberté dévoués à l'amour: pouvez-vous le nier? L'ardeur que vous me montriez alors, ne la puisiez-vous pas dans cette passion que vous inspireoit Mellefont? Ne l'aimez-vous pas encore? Notre débat & cet entretien ne proviennent-ils point de son mariage avec Cynthie, que je n'ai pas voulu rompre, & qui se fait demain, si la colère ne vous eut emportée. . .

LADY.

Eh bien, Maskouel, — est-ce un nouveau prestige. . .

MASKOUEL.

Non, Madame, je suis votre esclave; l'esclave de vos goûts & de vos plaisirs; je n'aurai de repos que lorsque j'aurai remis la paix dans votre ame.

LADY.

O Maskouel! c'est en vain que je dis-

mule; tu me connois, tu sondes d'un regard la profondeur de mes desirs & de mon imagination. — Mellefont... je brûle... marié... demain... O désespoir...! que je le hais! Puisse-t-il être une seule fois à moi! & qu'une ruine soudaine l'accable.

MASKOUEL.

De la patience, de la modération, & vous pourrez en jouir & le perdre à votre gré.

LADY.

Tu me rends la vie, précieux & rare Maskouel.

MASKOUEL.

Vous avez vu Milady Plyant?

LADY.

Oui, toujours prête à recevoir les impressions qu'il me plaira de lui donner.

MASKOUEL.

On pourroit aisément lui persuader qu'elle

qu'elle est aimée de Mellefont.

LADY.

Elle l'aime si tendrément; elle est si crédule, qu'elle le croira dans moins de tems que je n'en mettrai à la persuader. Mais quel fruit pourrons-nous retirer de ce nouveau dessein? Il sera facile à Mellefont de la désabuser.

MASKOUER.

Je le fais. — Je ne compte point là dessus; — je veux du tems pour conduire & développer un projet plus certain: il ne faut souvent qu'un jour pour détruire un édifice à peine élevé dans l'espace d'un siècle.

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCENE PREMIERE.

Lady FROTH, CYNTHIE.

CYNTHIE.

*V*ous avez donc beaucoup aimé?

Lady FROTH.

A en perdre le sommeil pendant plus
de trois semaines.

CYNTHIE.

O prodige! je m'étonne que cette longue
insomnie, votre esprit & votre amour ne
vous aient pas tourné la tête.

Lady FROTH.

Ma chere Cynthie, j'en suis aussi sur-
prise que vous. — Dans cet embarras cruel,
je pris un parti violent; j'avois des ca-
prices & des vapeurs; je les dissipai.

CYNTHIE.

Et comment, Madame?

Lady FROTH.

J'écrivis, j'écrivis. — N'avez-vous jamais écrit?

CYNTHIE.

Écrit quoi?

Lady FROTH.

Des chansons, des élégies, satyres, éloges, idyles, lampons, poèmes épiques, lyriques, & comédies.

CYNTHIE.

Oh non, Madame; il me suffit d'être un lecteur bénévole.

Lady FROTH.

Quelle inconséquence! aimer & ne pas écrire. Si Milord & moi eussions été de votre humeur, nous n'aurions jamais été unis.

CYNTHIE.

Vous voulez dire qu'il n'auroit jamais été votre époux.

Lady FROTH.

Oui, ma chere. — Mais quel malheur pour moi! Milord Froth est le gentilhomme le plus accompli, ne tenant rien des airs du vulgaire; aussi aimable qu'il est homme de qualité. Il ne lui manque qu'un ruban bleu pour devenir le phosphore le plus brillant de l'hémisphère; — comprenez-vous ces deux mots? si vous voulez je vous les expliquerai.

CYNTHIE.

Je les entens, Madame; je ne suis pas si ignorante.

Lady FROTH.

Pardon; comme ils sont dérivés du Grec; je croyois que vous pouviez ignorer leur étymologie. — Je suis surprise de vous voir femme de lettres, & que vous n'écriviez point. Mais comment Mellefont se laisse-t-il persuader que vous l'aimez?

CYNTHIE.

S'il ne m'en croyoit pas sur ma parole, il n'auroit jamais ma main.

Lady FROTH.

J'avoue que Mellefont est aimable; mais il manque d'un certain dehors.

CYNTHIE.

Que voulez-vous dire?

Lady FROTH.

Oui, de ces qualités qui distinguent; par exemple, du bel air, du brillant de M. Brisk; de la noblesse, de la complaisance de Milord; de ce certain je ne fais quoi que je lui trouve. M. Mellefont me paroît en tout un homme médiocre.

CYNTHIE.

Son naturel me le fait aimer, il est sans affectation. Mais le voici.

Lady FROTH.

Milord est avec lui. Observez la différence.



SCENE II.

CYNTHIE, Lady FROTH,
MELLEFONT, Lord FROTH, BRISK.

CYNTHIE à part.

LA sotte créature; elle m'a mis tout hors de moi.

Lady FROTH.

Milord, je disois à Cynthie combien je vous avois aimé; je ne rougis pas de l'avouer maintenant; je soupire encore d'y songer. Mon cher Lord! ah, ah? vous en souvenez-vous, Milord. (*Elle lui prend la main, le regarde tendrement, soupire & rit.*)

Lord FROTH.

Charmante Milady, si je m'en souviens! Quel regard! c'est le même; pouvois-je y résister? je fus pris, enchaîné, & je languis depuis dans le plus heureux esclavage.

Lady FROTH.

Quelle douceur! quel choix d'expression!

langue douce & persuasive ! Quel charme dans votre son de voix ! Milord, saluez moi comme ce jour où je vous donnai mon portrait ; supposez que je vous le donne encore. (*Elle lui présente un petit miroir , & Milord la salue.*) Que de graces dans tout ce qu'il fait ! qu'il salue galamment ! mais que faites-vous , Milord ? vous l'accablez de baisers ; j'en serai jalouse.

Lord F R O T H.

Je me retrouve dans ce miroir ; & si je me caresse , c'est pour l'amour de vous.

Lady F R O T H.

Quel raffinement de galanterie ! — Monsieur Brisk , vous êtes bon juge. — Avez-vous jamais vu quelqu'un de plus poli , de mieux élevé que Milord ?

B R I S K.

Que je meure si , vous exceptée , j'ai vu quelqu'un qui pût le valoir.

Lady F R O T H.

Qu'il tourne joliment tout ce qu'il dit ! —

Vous êtes rempli d'esprit : Monsieur Mel-
lefont, n'êtes-vous pas de mon avis?

MELLEFONT.

Oh oui, Madame.

BRISK.

Ah Madame! —

Lady FROTH.

Autant qu'on peut en avoir.

BRISK.

Par les Cieux, Madame. —

LADY.

Plus d'esprit que personne.

BRISK.

Que le Ciel me punisse, Madame, si je
ne suis votre éternel serviteur.

Lord FROTH à Cynthia.

Ne nous croyez-vous pas un couple heu-
reux?

CYNTHIE.

Le plus heureux de la terre.

COMÉDIE.

41

Lord FROTH.

Je crois que Mellefont fera aussi un bon mari.

CYNTHIE.

J'ai intérêt de l'espérer & de le croire.

Lord FROTH.

Croyez-vous qu'il vous aime autant que j'aime Milady ? j'ai bien peur que non.

CYNTHIE.

J'espere qu'il m'aimera davantage.

Lord FROTH.

Impossible ; mais sur quoi vous fondez-vous ?

CYNTHIE.

C'est qu'il n'a pas autant de raisons de s'aimer lui-même.

Lord FROTH.

Votre très-humble serviteur ; je suis confondu : Mellefont, vous serez un heureux mortel.

Oui, Milord, mon bonheur aura la même source que le vôtre; je me croirai heureux.

Lord FROTH.

C'est-là le grand point.

BRISK à Lady Froth.

Madame est aujourd'hui en train de dire du bien; je me suis mis depuis quelques jours à la satire; — j'écris rarement: mais lorsque je m'en mêle — voilà des vers iambes de ma façon. — Milord m'a parlé d'un certain poëme épique.

Lady FROTH.

Nos amours en sont le sujet. — Vous ne devineriez jamais le titre que je lui donne: — La Crème fouettée: ah, ah, ah.

BRISK.

Ah, ah; surprenant au possible, ou la peste m'étrouffe.

Lady FROTH.

Et quel nom diriez-vous que je me suis donné ?

BRISK.

Que fais-je ? Laçtille, peut-être ?

Lady FROTH.

Biddy , voilà au juste mon nom héroïque.

BRISK.

Biddy , j'en suis charmé ; il est vraiment joli. — Le diable me prenne , si Madame n'a l'art de causer les surprises les plus naturelles. — J'espère que vous me procurerez le bonheur de lire ce poëme ?

Lady FROTH.

Vous ferez mon confident.

BRISK.

Madame a lu le Bossu ?

Lady FROTH.

Oui , & Rapin , Dacier , sur Aristote & Horace , — Milord , vous ne serez point

jaloux des confidences que je fais à M. Brisk ?

Lord FROTH.

Non, non ; M. Brisk les mérite. Avez-vous quelque chose sur vous à lui montrer ?

Lady FROTH.

Oui. — Monsieur Brisk, si vous voulez, nous passerons dans la salle voisine.

Lord FROTH.

En attendant j'irai faire un tour au jardin.



SCENE III.

MELLEFONT, CYNTHIE,

MELLEFONT.

CYNTHIE, vous êtes bien rêveuse ?

CYNTHIE.

Je méditois sur le mariage. Il semble accroître les ridicules, & les rendre plus re-

marquables dans ceux qu'il soumet à son joug.

MELLEFONT.

Ce n'est que lorsqu'il unit deux personnes qui en ont, & sur-tout s'ils ont des ridicules opposés.

CYNTHIE.

Nous allons jouer à un vieux jeu de hasard: pourvu que nous retirions chacun notre mise, nous n'aurons pas à nous plaindre.

MELLEFONT.

Nous pouvons y gagner, nous pouvons y perdre; — puisque nous avons battu, mêlé & coupé, laissons agir la fortune.

CYNTHIE.

Oui, c'est justement comme aux cartes; si l'un de nous a une bonne main, il la devra au hasard.

MELLEFONT.

On pourroit mieux comparer le mariage à un jeu de boules; les deux plus

proches, quelquefois les plus éloignés, se trouvent ensemble: mais le jeu dépend du jugement & de l'adresse du joueur.

CYNTHIE.

C'est cependant un jeu, l'un de nous doit y perdre.

MELLEFONT.

Point du tour; c'est une partie d'amis; tout le gain se tourne au profit du bonheur & du plaisir commun.

SCÈNE IV.

CYNTHIE, MELLEFONT,
Sir PAUL PLYANT, Lady PLYANT.

Sir PAUL.

JE suis dans une fermentation, comme dit Lady Froth. — A-t-on jamais lu la pareille dans aucune histoire?

Lady PLYANT.

Modérez-vous, Sir Paul; laissez-moi seule, je vais faire un beau bruit.

COMÉDIE.

47

Sir PAUL.

Eh, Madame, je vous en prie, c'est à moi à me mettre en colere : — je lui ferai des reproches tout aussi bien que vous.

Lady PLYANT.

Plus de tranquillité, Sir Paul, & vous allez être satisfait.

CYNTHIE.

Quelle agitation, bon Dieu! je n'avois jamais vu mon pere dans pareil état.

Sir PAUL.

Lady Plyant, plus de tranquillité vous-même; je suis bouffi de colere; il faut que je m'y livre.

Lady PLYANT.

Vous plairoit-il de vous retirer? Et.

Sir PAUL.

Non, ma foi, je veux être fâché. Voilà mon plaisir maintenant.

MELLEFONT.

Que veut dire tout ceci?

Lady PLYANT.

Malheur de ma vie! vous êtes distrair, Sir Paul : qui êtes-vous ? qui suis-je ? ne peut-on plus vous gouverner ? à quelles conditions vous ai-je épousé ? oubliez-vous que je dois être absolue. — Conviendrait-il qu'une femme de mon esprit & de ma conduite se laissât contredire dans une affaire de cette importance ?

Sir PAUL.

Elle n'intéresse que moi. — Je ne prétendis jamais être gouverné. Lorsque je suis tranquille, à la bonne-heure, que Milady Plyant commande à Sir Paul ; mais quand je suis en colere, ma raison & ma patience n'y tiennent pas. — Le tigre s'uniroit plutôt avec le tigre, l'agneau avec... Oui, chaque animal s'accouplerait avec son ennemi, comme dit le Poëte.

Lady PLYANT.

Il est inutile de vous parler ; votre tête est échauffée : mais souvenez-vous que je

VOUS

vous garde une mercuriale pour ce soir, tête opiniâtre.

Sir PAUL.

Non, parce que je ne veux pas être un sot, & que ma tête se fortifie. Vous cherchez à m'aigrir : mais je défendrai mon honneur ; j'apperçois celui qui veut le souiller.

Lady PLYANT.

Mon honneur seul fut offensé ; votre honneur ? vous n'avez que celui qui est en ma garde ; je puis en disposer quand il me plaira. — Ainsi ne me mettez pas en colère.

Sir PAUL.

Hum. Elle a raison. — Eh bien, Milady, faites ce que vous voudrez ; je combattrai sous vos ordres. Vous m'avez persuadé autant que la passion peut le permettre. (*Ils s'approchent de Mellefont.*)

Lady PLYANT.

Inhumain, traître. —

Sir PAUL.

Serpent, premier séducteur de la femme.

Tome I.

D

CYNTHIE.

Qu'entens-je, Monsieur ? Madame, que voulez-vous dire ?

Sir PAUL.

* Thy, Thy, éloigne-toi ; ne le touche pas ; viens ici, ma fille. Fuis cet amas de tromperie ; le crocodile du Nil est dans son sein ; il te séduira, te dévorera toute vive.

Lady PLYANT.

Présomptueux, impudent.

MELLEFONT.

Au nom du Ciel, Madame, à qui s'adresse ce discours ?

Lady PLYANT.

Ne me suis-je pas conduite avec toute la décence & la vertu qui conviennent à l'Épouse de Sir Paul ? N'ai-je pas conservé mon honneur comme s'il eût été dans des glaciers depuis plus de trois ans ? N'ai-je

* Diminutif de Cynthie.

COMÉDIE.

51

pas été insensible aux desirs , aux prières
de Sir Paul lui-même?

Sir PAUL.

C'est la pure vérité; elle a toujours été
invincible, même pour moi.

Lady PLYANT.

Me suis-je conservée blanche & pure
comme une belle feuille de papier, pour
que vous veniez me ternir?

Sir PAUL.

Elle pourroit servir de modele à toutes
les femmes d'Angleterre.

MELLEFONT.

Madame, vous m'étonnez à un point
que je ne fais que dire.

Sir PAUL.

Croyez-vous que ma fille, cette jolie &
charmante créature, dût être l'Épouse d'un
Chérubin? Ne la croyez-vous bonne qu'à
vous servir de parade, tandis que vous vi-
feriez à ma femme? Je ne fus jamais si en

colère; ce sera merveille si je m'appaise de long-tems.

MELLEFONT à part.

Tant de méchanceté ne peut venir que de ma Tante.

Lady PLYANT.

Sir Paul, emmenez Cynthie; je veux lui peindre son crime sous ses véritables couleurs, pour qu'il en ait de justes remords.

CYNTHIE.

Monsieur, restez, je vous en prie; écoutez-le, je vous jure qu'il est innocent.

Sir PAUL.

Innocent! Venez ici, Thy; je le tiens de sa Tante ma sœur Touchwood. — Il ne se soucie pas plus de toi que d'une obole: il n'en veut qu'à ta dot; c'est ma femme qu'il aime; il t'auroit fait éprouver le sort de Tantale; il eût cocufié ton pauvre pere. Ces maudites cornes m'auroient assurément tué; ne pouvant venir que difficilement, je

COMÉDIE.

39

serois mort de douleur, comme un enfant
à qui les dents ne peuvent pas percer. —
Oui, Thy; — retirons-nous; la Providence
a prévenu le mal; allons, quand je l'or-
donne.

CYNTHIE.

J'obéis.

SCÈNE V.

Lady **PLYANT**, **MELLEFONT**,

Lady PLYANT.

QUEL crime! je frissonne d'horreur. —
Offenser une belle & douce personne qui
vous aime si tendrement! rien de plus bar-
bare & de plus criminel!

MELLEFONT.

Rien de plus noir, en effet, que de for-
mer de pareilles chimères, & de les mettre
sur mon compte. Quel intérêt avois-je de
l'offenser? Je ne vous entens point.

D 3

Lady PLYANT.

Serez-vous assez hardi pour le nier lorsque je vous le dis en face? Maintenant que Sir Paul nous a quittés, je puis parler librement; vous êtes *coram nobis*.

MELLEFONT.

J'aime Cynthie plus que ma vie, &c....

Lady PLYANT.

Fable, chanson. Ne m'en parlez plus; il faut des preuves, des réponses cathégoriques, de l'évidence, en un mot... mais je n'ai ni patience ni tranquillité; — votre crime inouï & hors de toute comparaison, me trouble à un point... O Nature! depuis quand tes loix sont-elles renversées? Depuis quand la fille devient-elle un sûr moyen d'obtenir la mere?

MELLEFONT.

La fille, un moyen d'obtenir la mere?

Lady PLYANT.

Oui, bien que je ne sois que la belle-

COMÉDIE.

55

mere de Cynthie. La liaison du sang est assez forte pour que votre passion eût pu vous porter à un crime que je n'ose nommer.

MELLEFONT à part.

O ma rare Tante !

Lady PLYANT.

Méditez sur l'horreur qu'il m'inspire : tromper ainsi tout le monde ; épouser la fille pour deshonoré le pere ; me séduire ; ternir ma pureté ; m'entraîner hors du chemin de la vertu, où jusqu'aujourd'hui j'ai marché sans broncher. Qu'auriez-vous pu dire, si j'avois donné dans le piège ? Comment vous justifier ? Hélas ! la chair est foible.

MELLEFONT.

Où suis-je ? Est-il jour ? Suis-je bien éveillé ? Madame. —

Lady PLYANT.

Qui peut prévoir le moment dangereux, les occasions ? — Selon moi, je résisterois

maintenant à la tentation la plus forte ; mais suis-je assurée de conserver ces sentimens toute ma vie? — Il n'est rien de stable dans les choses de ce monde.

MELLEFONT.

De grace; permettez-moi de vous faire une demande.

Lady PLYANT.

Une demande! Ah, Seigneur! — Ne m'en faites pas, vous auriez un refus. Hélas! vous me faites rougir: mon visage est tout en feu; eh, si, Cousin Mellefont.

MELLEFONT.

Mais, Madame, écoutez-moi.

Lady PLYANT.

Vous écouter; non non. Je vous refuse tout d'abord, j'écouterai après; que faisons, l'esprit peut succomber en écoutant. — L'ouïe est un des sens, tous les sens nous trompent; dois-je leur confier mon honneur, un honneur infaillible & immuable?

MELLEFONT.

Au nom du Ciel, Madame. —

Lady PLYANT.

Cela ne se peut pas. — Comment pouvez-vous parler du Ciel, & avoir dans le cœur tant de méchanceté? Vous ne croyez peut-être pas que c'est un péché; il y en a parmi vous qui le disent. — Si je ne croyois pas que c'est un péché... mais alors mon honneur... épouser ma fille pour avoir des occasions plus fréquentes! je n'y consentirai jamais; — je romprai le mariage.

MELLEFONT.

Madame, je vous prie à genoux...

Lady PLYANT.

Non, levez-vous; je sais que l'amour est puissant, que difficilement on lui résiste: ce n'est point votre faute; — ce n'est point la mienne non plus; comment l'empêcher si mes attraits sont dangereux? & vous, comment vous en défendre? il est bien

malheureux que ce soit un péché; — mais mon honneur; — mais la nécessité. — On vient; je ne veux point qu'on m'apprenne; faites vos efforts pour vaincre cette passion; — domptez-la sans vous livrer à la mélancolie & au désespoir. — N'espérez rien de moi, & perdez toute idée de mariage avec Cynthie: quoique vous ne l'aimiez que pour couvrir votre ardente passion pour moi, je n'en serois pas moins jalouse. Qu'ai-je dit? jalouse; non, non; comment le serois-je? je ne vous aime point: n'espérez rien; ne perdez pas courage. On approche, je m'enfuis.



SCÈNE VI.

MELLEFONT *seul.**(Après un moment de silence.)*

MALGRÉ mes soins & ma prévoyance, me voilà pris, au sein même de ma sécurité : — mais ce n'est là qu'une ruse maladroite, indigne de la politique de ma Tante; je suis menacé de quelque dessein plus terrible. C'est ici l'annonce d'une machine plus cruelle; ma ruine est assurée, si je n'ai l'adresse & le bonheur de la prévenir.



SCENE VII.

MELLEFONT, MASKOUEL.

MELLEFONT.

CHER Maskouel, que je t'embrasse; tu es pour moi ce qu'est le port à un vaisseau prêt à faire naufrage. Notre Circé vient de brouiller les élémens. Déjà l'orage gronde, & tout l'équipage se divise.

MASKOUEL.

Je le fais. J'ai vu Sir Paul emmener Cynthie; ne craignez rien: dussai-je me perdre, je vous ménagerai demain une entrevue avec elle.

MELLEFONT.

Qu'il est doux à un malheureux comme moi de voir ta main s'étendre pour me soutenir!

MASKOUEL.

Le danger n'est pas grand; — allons; du courage, mon cher Mellefont; vous

COMÉDIE.

81

ignorez que déjà je passe auprès de Milady pour votre ennemi le plus terrible ; elle fonde sur moi tous ses projets.

MELLEFONT.

Quels projets ?

MASKOUEL.

L'auriez-vous cru ? c'est la pure vérité ; j'ai entrepris de rompre votre mariage ; de vous faire deshériter, & sortir de chez votre Oncle. — Ah ! ah ! Je ne puis à force de rire vous faire un détail plus long de tous ces beaux projets. — Oh ! elle m'a ouvert son cœur. — Je dois me défaire de vous & épouser moi-même Cynthie.

MELLEFONT.

Enfin un jour pur & serein va me luire ; il perce à travers les nuages. — O cher Maskouel , puis-je assez te louer & te remercier ? tu as vaincu. — Mais , dis-moi ; qu'as-tu fait pour gagner sa confiance ? — n'est-ce point à Milady que je dois l'excès de démence qui entraîne Milady Plyant sur mes pas ?

MASKOUEL.

Vous me le devez, je l'avoue; sa fureur a dû vous inquiéter d'abord; mais le retour a dû être fort comique.

MELLEFONT.

J'ai moins craint sa fureur que sa tendresse; si vous ne fussiez venu, j'ignore ce qu'elle aurait pu tenter.

MASKOUEL.

Je la connois. — Voilà de mes inventions, pour m'attacher Milady; pures niaiseries, jusqu'au moment où je prétendis être depuis long-tems, en secret, amoureux de Cynthie. Je réussis, nos intérêts deviennent les mêmes. Nous projetons de rompre votre mariage. Elle raisonne — ma jalousie peut la servir...; elle n'a plus de secret pour moi; nous convenons que si je réussis, elle me donnera Cynthie avec toute sa fortune.

MELLEFONT.

Elle est bien généreuse. — Cher Maskouel, qu'avez-vous imaginé?

MASKOUEL.

Vous le saurez. — Elle doit se rendre en ce lieu. J'ai promis de m'y trouver. Après l'entrevue, je vous en ferai part. Soyez dans une heure au bout de cette galerie; notre entretien ne durera pas davantage.

MELLEFONT.

Je m'y rendrai. Puisses-tu réussir dans tes projets.

SCENE VIII.MASKOUEL *seul.*

RÉUSSIR ! Vous êtes le seul obstacle à ma fortune. Cynthie, que ta beauté efface, colore & justifie mes noirceurs. Que tous mes desseins me tournent à bien, & me servent de mérite auprès de toi. — Je trahis.... Non, je ne trahis point; l'amour brise tous les liens, & comme la mort met tous les hommes de niveau; les devoirs de sujet, de frere & d'ami, sont des liens que le hasard fabrique, & que le nom de riva

coupe & anéantit. — Rival, nom funeste...! mais la probité? — celui qui s'y dévoue porte un ennemi dans son sein. L'honnête-homme scrupuleux & délicat, est sans cesse la dupe de lui-même. Le sage dur pour tout le monde, s'éloigne sans cesse des idées reçues, & parvient à être le vrai fou. Gardons un juste milieu. Ma sagesse, ma probité, feront l'hypocrisie & la ruse. Prendre à l'hameçon une foule de fots, qui, pleins de crédulité viennent y mordre avec confiance; quelle satisfaction! Réfléchissons.... N'ai-je pas le même visage, la même expression, les mêmes accens, lorsque je dis la vérité ou que je la déguise? — Le même. — Livrons-nous donc à la dissimulation; cet art utile que la nature nous donna, & qu'elle-même ne peut pénétrer. Les fots sont nés pour être nos dupes: ne croit-on pas tous les jours aux vœux des amis, aux sermens des amans? il est impossible, quand on ne suit que l'intérêt, de ne pas rencontrer sur son chemin la bassesse & la fraude.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Lord TOUCHWOOD.

Lady TOUCHWOOD,

Lady TOUCHWOOD.

MY LORD, pouvez-vous blâmer Sir Paul? Après un tel excès d'audace, peut-il décemment accorder sa fille à Mellefont? Le contrat s'est trouvé nul dès l'instant qu'il en a fait la découverte.

Lord TOUCHWOOD.

J'ai bien de la peine à le croire. Mellefont a des principes : — Bon, il n'y a pas le sens commun : — allons, je suis au fait. Je connois Milady Plyant, elle voudroit que son grand œil fût le centre de tout ce qui existe ; ce n'est pas la première

fois, que trompée pour une simple politesse, elle a rendu Sir Paul jaloux d'une personne en l'air, pour cacher des plaisirs plus réels.

Lady TOUCHWOOD.

Vous censurez bien librement. L'honneur de ma sœur est assez connu.

Lord TOUCHWOOD.

Oui, très-connu; de bien des gens. — Allons, Milady, c'est un tour qu'on joue à mon pauvre neveu.

Lady TOUCHWOOD.

Cela se peut: — on le découvrira; mais il faut du tems, de l'évidence.

Lord TOUCHWOOD.

Il falloit des preuves convainquantes avant que de le croire.

Lady TOUCHWOOD.

Il y en avoit.

Lord TOUCHWOOD.

Comment? Où? Quand?

Lady TOUCHWOOD.

Je ne dis ni oui, ni non : — je pense trop bien de mon neveu.

Lord TOUCHWOOD à demi-voix.

J'en doute un peu.

Lady TOUCHWOOD.

Vous ne m'en croyez pas, Milord ?

Lord TOUCHWOOD.

Non, je vous le dis avec regret, je vous vois prendre bien froidement sa défense.

Lady TOUCHWOOD.

Sa défense, juste ciel ! voudriez-vous que je soutinsse une mauvaise cause ?

Lord TOUCHWOOD.

Vous êtes donc persuadée ?

Lady TOUCHWOOD.

Je me tiens dans le doute, — & suis éloignée de vouloir, par mes idées & un jugement précipité, donner atteinte à l'honneur de mon neveu : — d'ailleurs vous êtes si disposé, Milord, à vous prévenir

contre mes opinions, qu'il est presque toujours dangereux de vous en faire part; — mais vous me soupçonnez, & trop de dissimulation est un vice. Pour vous parler franchement, je crois tout ce qu'on dit de Mellefont, je croirois même plus si on l'en accusoit: — n'en demandez pas les raisons, Milord, elles ne sont point de nature à être communiquées.

Lord TOUCHWOOD, à part.

Il y a ici de l'extraordinaire: — je suis ébranlé... On ne peut les communiquer, Madame. Pouvez-vous avoir quelque intérêt qui ne soit le mien? Ce qui vous persuade, ce qui vous fait peine ou plaisir doit produire sur moi le même effet.

Lady TOUCHWOOD.

Je dois vous cacher ce qui n'entraîne après soi que le chagrin & l'inquiétude. — Milord ne l'exigez pas.

Lord TOUCHWOOD.

Ne me forcez pas de l'exiger.

Lady TOUCHWOOD.

Ce que je vous dirois n'est plus: a-t-on besoin de sçavoir ce qu'on n'a pu prévenir? Permettez-moi de me taire: — demeurez-en repos.

Lord TOUCHWOOD.

Je le ferai quand vous me l'aurez dit.

Lady TOUCHWOOD.

Non, vous n'y ferez pas.

Lord TOUCHWOOD.

J'en jure sur ma vie.

Lady TOUCHWOOD.

Je n'en crois rien.

Lord TOUCHWOOD.

Plus de badinage, je veux le sçavoir: — je vous enjoins de me le dire par la paix & l'amitié qui doivent régner entre nous à l'avenir; — par votre devoir.

Lady TOUCHWOOD.

Aviez-vous besoin de m'en dire autant pour me forcer à vous ouvrir mon ame. —

Mais point de colère, ne vous oubliez pas. Ce que je dirai ne mérite pas en vérité que vous perdiez une minute de votre aimable tranquillité. Non, mon ami, par ce baiser, promettez-moi de conserver votre air serein : — ô Seigneur ! j'aimerois mieux ne vous avoir rien dit. — Milord, vous m'avez effrayée : — un peu plus de bonne humeur, je vous le dirai.

Lord TOUCHWOOD.

Soit, soit.

Lady TOUCHWOOD.

Vous ferez donc tranquille : — au bout du compte ce n'est rien, presque rien.

Lord TOUCHWOOD.

Mais, dites donc.

Lady TOUCHWOOD.

Vous me promettez bien de ne pas vous mettre en colère : — promettez, — vous ne ferez point indigné contre Mellefont. — Je vous jure qu'il s'en repent ; — s'il pouvoit revenir sur ses pas il ne le feroit plus.

Lord TOUCHWOOD.

De quoi se repent-il? — Par la mort, vous me mettez à la torture avec tous ces délais.

Lady TOUCHWOOD.

Ce n'est pas grand chose: — vous m'avez promis . . . ce n'est rien, votre neveu avoit envie de passer quelques heures agréables en m'adressant ses vœux: — je n'imagine pas que ce fût bien sérieusement, mais il s'y prenoit d'une étrange manière.

Lord TOUCHWOOD.

Confusion! Qu'ai-je entendu?

Lady TOUCHWOOD.

Non content peut-être des liens du sang qui nous rapprochent, il vouloit apparemment former une relation de sa façon beaucoup plus intime. — Ah, ah, ah, Milord, être mon amant; — vous avez mon secret: — rappelez-vous de votre promesse

& feignez toujours auprès de lui de l'ignorer.

— *Lord TOUCHWOOD.*

Non, non, par l'enfer.

Lady TOUCHWOOD.

Vous le devez : — un moment de fougue innocente voilà tout ; — s'il y eût eu quelque chose de plus sérieux son repentir l'a effacé. — Je l'ai entièrement oublié & lui aussi, j'espère : — il ne m'a pas dit un mot depuis plus de deux jours,

Lord TOUCHWOOD.

Deux jours. Son crime est si nouveau, l'ingrat. Je le dépouillerai, je le mettrai tout nud à ma porte ; qu'il meure de faim, l'incestueux scélérat !

Lady TOUCHWOOD.

Au nom du Ciel, Milord, vous me perdez ; je deviens la fable de la Ville, si vous prenez un parti si extrême. — Mon honneur, le vôtre . . . je vous disois bien que vous vous mettriez en colère,

COMÉDIE.

75

Lord TOUCHWOOD.

Je me modère : — le monstre , depuis quand ?

Lady TOUCHWOOD.

Je ne sçaurois le dire au juste : Ah ! plût à Dieu que mes lèvres se fussent unies pour m'empêcher de vous le dire : — il y a près d'un an , — je ne vous dirai le reste que lorsque vous serez plus à vous , — je vous en prie , Milord , que la compagnie ne vous voye pas dans ce désordre , — je ne puis vous blâmer , je l'avoue. Quelle fut ma surprise lorsque . . . , qui jamais eût cru Mellefont capable d'une telle noirceur ? — Vous devriez passer dans votre cabinet pour vous remettre un peu. Je vais rejeter votre absence sur des affaires imprévues , faire vos excuses à la compagnie , & vous rejoindre : allez dans votre cabinet , allez , Milord.

Lord TOUCHWOOD.

Soir ; — je suis muet d'étonnement.

Lady TOUCHWOOD.

Allez, j'entens du bruit: quelqu'un vient.

Lord TOUCHWOOD.

Ne tardez point, je veux sçavoir l'affaire jusqu'au bout.

Lady TOUCHWOOD.

Je vous suis: — bon. —

SCENE II.

*Lady TOUCHWOOD, MASKOUEL.**MASKOUEL.*

VOILA, je l'avoue, une ruse charmante: — vingt fois j'étois sur le point de paroître & de tout confirmer si l'occasion l'eût voulu.

Lady TOUCHWOOD.

Avez-vous vu Mellefont?

MASKOUEL.

Oui, je dois le revoir ici bientôt.

COMÉDIE

75

Lady TOUCHWOOD.

Comment supporte-t-il sa disgrâce ?

MASKOVEL.

Sûr de mon secours il s'en afflige peu ,
il en rit même. Cependant il craint de
votre part un projet plus terrible , je suis
chargé de vous observer. Malgré sa fer-
meté je suis d'avis que vous usiez de pré-
caution & de célérité.

Lady TOUCHWOOD.

De la célérité , oui ; il faut que tout fi-
nisse avec le jour ; — avant que l'assem-
blée se sépare , dès que Milord sera plus
tranquille , je dois avoir un entretien par-
ticulier : — il ne verra plus Mellefont.

MASKOVEL.

Il faut aggraver le crime autant qu'il
vous sera possible , lui ôter tout espoir de
se justifier : — si vous faisiez mention de
moi.

Lady TOUCHWOOD.

Comment ?

MASKOUEL.

Auprès de Milord, vous pourriez me citer comme l'ami, le confident de Mellefont, parler des efforts que j'ai faits pour le dissuader; insinuer que l'amitié, la reconnoissance même me forçoient au secret; ajouter même que je l'ai menacé souvent d'en informer Milord s'il persistoit dans ses desseins.

Lady TOUCHWOOD.

Pourquoi tout cela?

MASKOUEL.

Pour confirmer Milord dans la bonne opinion qu'il a de ma probité, regagner sa confiance & servir à la réussite d'un nouveau projet (*A part.*) imaginé pour vous tromper comme les autres.

Lady TOUCHWOOD.

Je le ferai, — je dirai même que vous n'avez gardé le silence qu'à ma sollicitation.

COMEDIE.

77

MASKOUEL.

A ravir ; — il faut avouer , Madame ,
que la nature vous a douée d'une imagi-
nation peu commune. Vous devriez aller
auprès de Milord , le retenir dans son
cabinet & l'amener au but où nous ten-
dons. Tout vous sera possible. Vos convi-
ves sont si épris de leurs propres folies ,
qu'ils ne s'enquerront ni de lui , ni de
vous.

Lady TOUCHWOOD.

Il faudra nous revoir — à huit heures ;
rendez-vous dans mon appartement , pour
jouir de nos succès , & donner une heure
au plaisir.

MASKOUEL.

Je n'y manquerai pas.



SCENE III.

MASKOUEL *seul.*

PASSER une heure dans le plaisir : — mon amour a disparu & le plaisir avec lui. Elle est belle, je l'ai aimée, mais ma passion est déjà satisfaite. Le devoir semble avoir pris la place de l'amour, pour ainsi dire son époux, je ne suis plus son amant, — belle Cynthie; — si elle découvroit mes desseins, quel embarras ! Personne ne sçut mieux qu'elle interpréter une froideur, feignons de l'extase, de l'empressement & du zèle; la dissimulation est agréable & facile avant la jouissance. Mais il est malheureux de ne pouvoir boire sans étancher sa soif. — Voici Mellefont, — réfléchissons, je dois voir Milady à huit heures : — hum, — je verrai Milord auparavant; est-ce la Providence ou mon génie qui m'inspire ? Peu m'importe, je les tromperai tous, — j'ai-

fermirai mes projets, idée heureuse !
charmante hypocrisie ! trésor estimable ! —
silence : — il approche. (*Maskouel feint de
ne pas l'apercevoir, & s'entretient tout
haut avec lui-même.*)

SCÈNE IV.

MASKOUEL, MELLEFONT *méditant.*

MASKOUEL.

PEUT-ON pousser plus loin la haine &
la méchanceté ?

MELLEFONT.

Cher Jack, où t'emporte un excès de
contemplation ?

MASKOUEL.

Vous venez fort-à-propos : — je ne
pouvois plus me contenir, j'allois publier
un secret qui ne doit être sçu que de
vous ; — votre tante sort d'ici.

MELLEFONT.

Quels projets roule-t-elle dans sa noire cervelle ?

MASKOUEL.

Je crains que ma faiblesse ne vous serve mieux que mon amitié : — mais puis-je en conscience vous les découvrir tous ?

MELLEFONT.

Oui, mon ami, l'honneur ne vous défend point de la trahir lorsqu'elle se trahit elle-même : — y auroit-il quelque dessein tragique contre ma personne ?

MASKOUEL.

Non, c'est un dessein comique sur la mienne.

MELLEFONT.

Expliquez-vous.

MASKOUEL.

Ecoutez & soyez muet : nous avons longtems marchandé sur le moyen le plus

COMÉDIE.

plus prompt & le plus sûr de vous perdre.

MELLEFONT.

Comme deux dépositaires de la fortune
d'un orphelin : — continuez.

MASKOUEL.

Et comme la peine fuit toujours de fort
près le plaisir, — le plaisir doit payer tout
le mal que je dois faire.

MELLEFONT.

Où , après l'absynthe on prend du
miel.

MASKOUEL.

Vous êtes gai , Monsieur ; — votre si-
tuation ne devrait pas vous le permettre.
Le prix de votre ruine sera la personne
de.

MELLEFONT.

Cynthia : — vous me l'aviez dit.

MASKOUEL.

Non ; vous n'y êtes point : — de votre
tante.

MELLEFONT.

Vous plaîfantez.

MASKOUEL.

Je parle férieufement : — je fçavois bien que je vous étonnerois ; j'ai rendez-vous ce foir à huit heures dans fon appartement.

MELLEFONT.

Elle eft donc abandonnée de toute retenue. — L'enfer la poffède.

MASKOUEL.

Voulez-vous y aller à ma place ?

MELLEFONT.

Je me précipiterois plutôt dans une fournaife ardente.

MASKOUEL.

Tant pis ; — il feroit plus à propos de.....

MELLEFONT.

Achevez.

COMÉDIE.

83

MASKOUEL.

De ne pas manquer au rendez-vous : — vous prenez du sérieux. Allons, je vais fixer votre incertitude. La Providence ne pouvoit rien imaginer de mieux pour vous servir.

MELLEFONT.

Explique-toi, cher Maskouel.

MASKOUEL.

Ecoutez : — j'irai comme j'ai promis, vous nous observerez, au moment critique vous paroîtrez ; — la colère vous emportera, je m'enfuirai par l'escalier dérobé dont j'aurai laissé la porte ouverte : — il sera bien fâcheux si vous ne l'amenez alors à des conditions avantageuses. Cette découverte la désarmera, la mettra sous vos loix.

MELLEFONT.

Charmant génie, que je t'embrasse.
Non, le destin même ne peut faire détruire

mon espoir; que dis-je, mon espoir; ma certitude.

MASKOUEL.

Je vous rejoindrai ici avant huit heures pour achever de vous instruire.

MELLEFONT.

Que le bonheur t'accompagne.

SCENE V.

MELLEFONT, CARELES.

CARELES.

MELLEFONT, éloigne-toi, Milady Plyant va venir; si tu restes je ne puis réussir: — elle revient un peu de ses idées; mais je fais l'amour sans espoir.

MELLEFONT.

Seroit-elle convaincue que je n'ai jamais eu de passion pour elle?

CARELES.

Je ne puis tirer d'elle aucune réponse: —

elle ne me parle que d'honneur, de vertu, de religion. Je sçais déjà l'histoire des neuf années de galanterie de Sir Paul. Comme elle le laissoit des nuits entières couché sur les degrés de sa porte ; que sa première faveur fut un morceau d'écarlate pour lui servir de pièce d'estomac ; & que Sir Paul a converti ce doux présent de l'amour en un bonnet de nuit, dont il use avec beaucoup de solennité le jour de l'anniversaire de ses noces.

MELLEFONT.

J'ai vu ce bonnet ; — je connois les cérémonies de cette fête annuelle : — c'est le seul jour de l'année où Sir Paul soit libre & puisse user des droits de mari. Le reste de l'année il joue le rôle d'un stupide Bacha qui a épousé une parente du Grand-Seigneur. Vous a-t-elle parlé du profond respect qu'elle a sçu lui inspirer, des obstacles qu'elle oppose sans cesse à ses droits ; le malheur voulut un jour que Sir Paul en rêvant Depuis,

plus de grace, plus de liberté. Il est auprès de son épouse, comme les Eunüques dans le Sérail. Vous êtes son ami, je m'étonne qu'il ne vous ait pas conté ses peines.

CARELES.

Excès de démence & de ridicule : — ce qui me donne le plus d'espoir, c'est les tentations sans nombre qui l'ont trouvée inébranlable & dont elle m'entretiendrait sans cesse.

MELLEFONT.

Elle est à vous ; une femme ne parle à un homme de ces assauts multipliés contre sa vertu, que pour l'exciter à entreprendre de plus opiniâtres.

CARELES.

Je ne désespère point ; — mais je crains le penchant qu'elle a pour vous : — l'autre jour au bal de Milord Froth, je l'aborde avec confiance, elle me répond de même ; je croyois être reconnu, mais à

visage découvert, ce ne fut plus la tendre Milady : je conclus que chez les femmes un masque déguisoit le caractère autant que la personne.

MELLEFONT.

Erreur. Les femmes ne sont vraisemblablement déguisées que lorsqu'elles n'ont point de masque ; il les garde de cette pudeur & de cette bienséance qui contrariaient si fort nos desirs. C'est dans les ténèbres, ou sous le masque qu'il faut les saisir pour les trouver sous leur forme naturelle : — elle vient, je vous quitte ; pliez-vous à son humeur, glissez-lui adroitement un billet doux, & apprenez si vous ne le sçavez déjà, qu'une femme ne croit un homme réellement amoureux d'elle, que lorsqu'il est assez fou pour s'en occuper pendant son absence.



SCENE VI.

CARELES, Sir PAUL, Lady PLYANT,

Sir PAUL.

QUE nous ne troubliions pas vos méditations, Monsieur Careles : — vous vouliez être seul peut-être. —

CARELES.

Vous serez toujours le bien venu, quelque sérieuse que soit l'affaire dont on s'occupe.

Sir PAUL.

Vous accablez de vos bontés vos humbles serviteurs, ma femme & moi.

Lady PLYANT.

Bon Dieu, Sir Paul, quelle phrase stupide ! ne vous mêlez jamais de faire des réponses lorsque j'y suis : — avez-vous assez peu d'éducation pour ne pas con-

COMÉDIE.

89

noître que Monsieur Careles s'adressoit à moi ; votre ignorance me fait rougir.

Sir PAUL.

J'en conviens ; — (*A part.*) mais ne grondez pas si haut.

Lady PLYANT.

Monsieur Careles, si une personne, sans sçavoir, pouvoit être capable d'exprimer dignement sa reconnoissance pour les obligations éternelles que vous vous plaisez à verser sur elle, je suis assurée de pouvoir le tenter plus que personne au monde ; (*Des révérences.*) le desir, le souvenir du bienfait m'inspireroient, (*Des révérences.*) mais Monsieur Careles est un si grand critique, un homme si poli, qu'il m'est impossible. — —

CARELES.

Ah, Madame ! vous me rendez confus.

Sir PAUL.

Eh bien ! n'est-elle pas charmante ? —

Lady PLYANT.

Oh, Monsieur, pardonnez-moi, je ne suis qu'une femme; — j'ignore les tours du bien-dire : — mais permettez-moi de déclarer à la face du monde entier, que personne n'est plus sensible aux bienfaits. A la réserve de mon honneur il n'est rien, Monsieur Careles, que je ne pus vous sacrifier ; — vous pardonnerez le défaut d'expression. —

CARELES.

Madame s'exprime avec autant d'abondance que de délicatesse.

Lady PLYANT.

Vous êtes si obligeant.

CARELES.

Madame est si charmante,

Sir PAUL.

Eh bien, Milady !

Lady PLYANT.

Si bien né.

COMÉDIE.

21

CARELES.

Si surprenante.

Lady PLYANT.

Si bien mis, si bien fait, si naturel,
si agréable.

Sir PAUL.

Qu'en dites-vous, Monsieur Careles ?

CARELES.

Je vous en prie, Madame, je ne mérite
pas....

Lady PLYANT.

Si spirituel, si aimable, de si belles
dents, une si belle taille, des membres si
bien faits & du linge si fin, Monsieur,
que je ne puis douter que vous n'ayiez
la plus belle peau.

CARELES.

Au nom du Ciel, Madame, vous me
confondez.

Sir PAUL.

Maintenant que vous l'entendez, —

nous parlerez-vous encore de Milady Froth ?

CARELES.

Fi, ne la nommez point; — Milady Froth n'est pas sans mérite: — mais y a-t-il la moindre comparaison avec Madame? — Eh! non, vous dis-je.

Lady PLYANT.

Oh! vous avez vaincu; — c'est d'un excessif.

Sir PAUL.

Je jure cependant que tout ce que vous avez dit étoit si joli.

CARELES.

Sir Paul, vous êtes le plus heureux des hommes d'avoir une épouse qui fait l'envie de son sexe & l'admiration du nôtre.

Sir PAUL.

Votre très-humble serviteur. J'en remercie le Ciel. Je n'ai pas besoin, je crois, d'envier le sort de mes voisins; bénie en soit la Providence: — oui, Mon-

seigneur Careles, Milady est une bénédiction pour moi ; c'est la femme la plus polie, la plus discrète, la plus spirituelle que l'on puisse voir : — ce n'est pas pour me vanter, nous vivons de très-bon accord ; elle est un peu vive quelquefois, je suis vif aussi, mais je m'en repens sur le champ : — ô Monsieur Careles, si ce n'étoit. . .

SCÈNE VII.

CARELES, Milady PLYANT,
Sir PAUL, UN LAQUAIS.

LADY au Laquais.

NE vous l'a-t-on pas dit cent fois ?

Sir PAUL.

Eh, oui ! portez cette lettre à Milady.

LE LAQUAIS.

Mais c'est à vous qu'elle s'adresse.

Sir PAUL.

Je le crois ; mais Milady doit la lire

avant moi ; qu'on la lui porte tout de suite & sans raisonner.

LE LAQUAIS.

Comme il vous plaira.

SCENE VIII.

CARELES, Sir PAUL, Lady PLYANT.

Sir PAUL.

C'EST une fantaisie de Milady ; vous sçavez que les jolies femmes ont des caprices : — comme je vous disois, Monsieur Careles, si ce n'étoit une chose, je me croirois l'homme le plus heureux de la terre ; mais cette chose me touche de bien près.

CARELES.

Puis-je sçavoir de quoi il s'agit ?

Sir PAUL.

Je jouis, le Ciel en soit loué, d'une fortune peu commune, maison aux champs

& à la ville, argent comptant, rien ne me manque; ma grande douleur, quoique je bénisse la Providence de tout, est d'être sans enfans. Ah! si j'avois un fils: — voilà mon affliction, je ne puis retenir mes larmes quand j'y songe.

CARELES.

Il ne faut pas désespérer; — Milady est si aimable.

Sir PAUL.

Oui, plus aimable que le plus beau jour d'été.

CARELES.

Et je ne vous crois pas assez vieux.

Sir PAUL.

Hélas! vous n'y êtes pas, Monsieur Careles; vous n'y êtes pas, vous en êtes loin de plus d'une lieue.

CARELES.

D'où provient donc?

Sir PAUL.

Vous ne pourriez le deviner, ni le croire : — Milady a tant de vertu, — rien de plus étrange & rien de plus vrai : — elle a tant de pudeur.... qu'à peine une fois l'an permet-elle à son mari... — voyez un peu ce que c'est que cela pour un vieux homme qui voudroit faire du bien à sa postérité; — je ne vous mens point, j'en ai le cœur gros; — je suis son mari, je puis le dire : — mais hélas! je la connois à peine, — pas plus que ma propre mere; — vous m'entendez ?

CARELES.

Votre histoire est lamentable; — ce seroit un service à vous rendre & à Milady que d'en raisonner un peu avec elle : — oui, Sir Paul, elle outrage la nature.

Sir PAUL.

Et le Ciel, vous pouviez ajouter, Monsieur Careles; je la crois remplie d'estime pour vous.

CARELES.

CARELES.

Je vous assure , Sir Paul , que nous aurons un fils de façon ou d'autre.

Sir PAUL.

Je vous aurois une obligation infinie si vous veniez à bout de la persuader.

Lady PLYANT, à Sir Paul.

Cette lettre est de votre Intendant. Il vous envoie six cens guinées , vous pouvez en prendre cinquante pour la moitié de votre année.

SCENE IX.

CARELES, Lady PLYANT, Sir PAUL,
CYNTHIE, Lord FROTH.

Sir PAUL.

COMMENT te portes-tu, ma fille ? Viens, mon pauvre agneau, viens auprès de ton pere ; tu me paroïs triste.

Lord FROTH.

Sir Paul, vous êtes l'homme du monde

le plus étonnant; — tout le monde rit dans la salle, & vous n'êtes point avec nous. — N'est-ce rien que de voir les dents de tous ceux qui sont à la ronde? — Connoissez-vous Monsieur Sneer, Sir Lond, Lady Vhifler, & toute la coterie?

Sir PAUL.

J'ai beaucoup connu Lady Vhifler; elle est remplie de gaieté; — elle rit d'une grace... mais un peu trop, il faut en convenir.

Lord FROTH.

— Quel caractère pour une femme de qualité? — (*A Cynthia.*) Avez-vous été chez cette Milady dans ses beaux jours?

CYNTHIE.

Oui, Milord. (*A part.*) Accommodons-nous à l'humeur de ce fou.

Lord FROTH.

La conversation y étoit....

CYNTHIE.

Très-ridicule, ce n'étoit qu'un fire con-

COMÉDIE. 1 699

tinuel & discordant ; vous sçavez que le rire hors de propos , est aussi désagréable à l'oreille qu'une voix qui chante faux ou hors de mesure.

Lord FROTH.

Hé , hé , hé , fort bien ; le rire sans sujet est aussi impertinent que. . .

CYNTHIE.

Danser sans violon.

Lord FROTH.

Justement , je l'avois au bout de la langue.

CYNTHIE.

La comparaison ne leur ya cependant pas ; ils ont tant de ridicules qu'ils peuvent rire les uns des autres tout un jour , sans craindre de manquer de sujet.

Lord FROTH.

Vous avez raison , comme je suis homme d'honneur : au nom du Ciel , faisons un moment de leur personne un sacrifice

à la gaieté. (*Un Laquais parle à l'oreille de Sir Paul.*)

Sir PAUL.

La peste : — Milady Plyant ; un mot.

Lady PLYANT.

Je suis en affaire ; voyez l'impertinence.

CARELES.

Sir Paul , nous raisonnons sur ce que vous sçavez bien : — Madame , si vous voulez nous en parlerons plus commodément dans la salle voisine.

Sir PAUL.

Fasse le Ciel que vous puissiez réussir. (*Au Laquais.*) Vous direz à Milady lorsqu'elle aura fait , que j'ai un mot à lui dire.



SCENE X.

CYNTHIE, Lord FROTH,
Lady FROTH, BRISK.

Lady FROTH.

Vous croyez donc que l'Episode entre Philis notre Laitiere & le Cocher, n'est pas hors de propos : — je puis placer la laiterie à la ville comme aux champs.

BRISK.

Que je mette si tout ce morceau n'est admirable : — mais comme ce Poëme est héroïque, n'auriez-vous pas dû l'appeller au lieu de mon Cocher, le guide de mon char ? Cette périphrase est plus noble, plus sonore, & d'autant plus convenable, que vous l'appellez Cocher à mine fiere, & que vous le comparez au soleil.

Lady FROTH.

L'avis est bon : — voulez-vous que nous

continuyons; — vous connoissez ce qui précède, voici la comparaison.

Chaque jour brille le soleil,

Ainsi mon Cocher sans pareil.

B R I S K.

Je suis fâché que la similitude n'ait pas lieu pour les tems de pluie: — vous avancez que le soleil brille tous les jours.

Lady F R O T H.

Relativement au soleil, j'en conviens; mais elle est plus juste pour le Cocher: — vous m'avouerez qu'un Cocher n'est jamais plus employé que quand il pleut.

B R I S K.

Cette réponse fauve tout.

Lady F R O T H.

Je pourrois ajouter que le soleil brille tous les jours, quoique les nuages nous empêchent quelquefois de le voir.

B R I S K.

A merveille: mais ce passage est au-dessus de la portée du vulgaire.

Lady FROTH.

Qu'importe, pourvu que vous m'entendiez : — lisons.

Chaque jour brille le soleil ;
Ainsi mon Cocher sans pareil,
Comme le Dieu de la lumière,
Montre au matin sa mine fière.

BRISK.

Admirable !

Lady FROTH lit.

Mais quand la nuit vient tout noircir,
Phœbus à la crinière blonde
Pressé par le Dieu du plaisir,
Finit sa course vagabonde,
Au sein de l'humide Thétis.
Mon Cocher va trouver Philis,
Qui d'une main douce & polie,
S'occupe à traire les brebis
Dans une vaste laiterie.
Il a son fouet, sa bride en main,
Lassé d'avoir vu le beau monde,
Il prend un gros morceau de pain,
Ou si vous aimez mieux, du vin,
Puis dans le lait finit sa ronde.

BRISK.

C'est d'une délicatesse inexprimable ;
vous me ravissez : — mais ne croyez-vous
pas que ce *pain*, ce *vin* ne ressemblent
trop à un Cocher de louage ?

Lady FROTH.

J'en ai peur. — Mais apprenez que
Jéhu étoit Cocher de louage lorsque Mi-
lord le prit à son service.

BRISK.

Je suis confondu ; — il faut le mettre
dans les notes marginales pour prévenir
la critique : — vous mettrez un astérisque
dans le texte, & vous direz — Jéhu fut
d'abord Cocher de louage.

Lady FROTH.

Vous m'obligeriez si vous vouliez faire
des notes sur tout le Poëme.

BRISK.

De toute mon ame, que je meure si
je ne suis fier de cet honneur.

Lord FROTH.

Hé, hé, hé, ma très-chère, avez-vous fini? Que ne venez-vous auprès de nous? Nous rions aux larmes, de Milady Whifler & de Monsieur Sneer.

Lady FROTH.

Oui, mon très-cher, — en êtes-vous à Monsieur Sneer? — C'est bien le plus sale corps, le plus sot personnage: — il a rodé trois jours autour de Covent-Garden, pour trouver un double de carosse d'accord avec son teint.

Lord FROTH.

O le niais! cependant sa tante est aussi folle de lui que si elle avoit mis au monde ce beau singe.

BRISK.

Qui, Milady Toorthles. — Dès que Sneer ouvre la bouche elle rit à se pâmer, & bouche béante elle attend ce qu'il va dire. —

CYNTHIE, à part.

Il n'y a pas de sot au monde qui ne

puisse rendre un autre homme aussi sot, aussi ridicule que lui, en exposant ses faiblesses.

Lady FROTH.

C'est comme cette autre grande Lady; — je ne puis retrouver son nom, — cette vieille folle qui met tant de rouge.

BRISK.

Je vous entens; — mais que je meure si son nom me revient pas plus qu'à vous, elle met le rouge & le blanc avec une truelle.

SCENE XI.

CYNTHIE, Lady FROTH,
Lord FROTH, BRISK, UN
LAQUAIS.

Lady FROTH.

QUE voulez-vous?

LE LAQUAIS.

Votre chaise est à la porte.

Lady FROTH.

La nourrice est-elle venue avec ma petite enfant ?

LE LAQUAIS.

Oui, Madame.

Lady FROTH.

Que j'en suis aise, faites-la monter.

Lord FROTH.

Je vous jure, ma très-chère, que vous ferez prendre mal à cette enfant, c'est déjà la septième fois que la chaise marche pour elle.

Lady FROTH.

Je vous soutiens que ce n'est que la sixième fois ; — il y a bientôt deux heures que je ne l'ai vue, — la pauvre chère enfant : — Milord, vous n'aimez pas votre petite Sapho ? — ma chère Cynthie, Monsieur Brisk, allons voir Sapho.

CYNTHIE.

Madame, je vous suis.

Quel âge a-t-elle votre petite Sapho?

Lady FROTH.

Environ neuf mois; & déjà rien ne peut se comparer à son esprit; Milord venez avec nous, — ne résistez pas au plaisir de voir Sapho.

SCENE XII.

CYNTHIE *seule.*

Il est plus facile de feindre de la joie au sein de la douleur, que de la feindre au milieu d'un cercle ridicule: — mais puis-je lui donner ce nom? — le monde les voit d'un œil plus favorable. L'éducation, la naissance les font recevoir & quelquefois admirer: — ils s'aiment, ils s'admirent eux-mêmes, ne sont-ils pas heureux? Si le bonheur est dans le contentement de soi-même? — l'infortune est pour le sage, le bonheur n'est que pour le sot.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELLEFONT, CYNTHIE.

CYNTHIE.

J'AI entendu Milord parler à voix haute;
Milady le consolait & modérait sa fureur.

MELLEFONT.

Que l'enfer l'en remercie; — je contre-
minerai ses projets. La sorcière se prendra
dans ses propres enchantemens.

CYNTHIE.

J'en désespère, — & je gagerois bien
que ce mariage ne se fera pas.

MELLEFONT.

Quel mariage?

CYNTHIE.

Le nôtre.

Expliquez-vous.

CYNTHIE.

Un secret pressentiment m'en assure ; — nous l'avons trop désiré ; — c'est en vain que nous nous efforçons d'entrer dans la carrière & d'arriver au but ; nous nous portons obstacle mutuellement , quand les deux parties sont de si bon accord , on ne sçauroit s'atteindre , ni se rencontrer.

MELLEFONT.

Vos craintes me désespèrent : — qui nous empêche de fuir cette maison de tracas & d'embarras ? Que les hommes soient jaloux d'une riche dot , d'un établissement solide , & de toutes ces vaines cérémonies qui.

CYNTHIE.

Oui , qu'en avons-nous besoin , vous sçavez que l'amour seul nous unit ?

MELLEFONT.

Amour , amour trop malheureux.

CYNTHIE.

Qui ne peut vivre d'amour est indigne
de vivre : — je vous promets en dépit du
devoir, de tout desir de richesse, de votre
inconstance à venir, & même de la mien-
ne de.....

MELLEFONT.

De venir avec moi, de me suivre au
bout du monde, & de nous y marier.

CYNTHIE.

Tenez — de n'en jamais épouser d'au-
tre que vous.

MELLEFONT.

Ce n'est-là qu'un consentement négat-
if; — que ne finissons-nous dans le mo-
ment?

CYNTHIE.

Si vous ne me paroissiez pas aussi sûr
de réussir, je n'hésiterois pas : — donnez-
moi des preuves de vos talens, puisque
je me dégage de tout intérêt, préparez
à mes yeux la ruine des projets de Mi-

111 LE FOURBE,

lady; forcez-la à ratifier notre union, alors. . . .

MELLEFONT. : vivre de vivre

J'y consens.

CYNTHIE.

Je tiendrai ma promesse.

MELLEFONT.

A huit heures sonnera la dernière minute de son règne, à moins que le Diable ne l'assiste en propre personne.

CYNTHIE.

Et si le Diable l'assistoit?

MELLEFONT.

Que pourrois-je faire?

CYNTHIE.

Si vous me prouvez évidemment que c'est le Diable, la partie n'étant pas égale, je tiendrai mes promesses; si c'est le hasard, la destinée, votre malheureux sort, je suis inexorable: mais je resterai fille pour l'amour de vous.

MELLEFONT.

MELLEFONT.

Vous me donnez encore quelque espoir.

CYNTHIE.

Voici ma belle mere & Careles ; je ne veux pas qu'ils nous voient ensemble.

SCENE II.

CARELES, Lady PLYANT.

Lady PLYANT.

QUE vous êtes séduisant, Monsieur Careles ! Vous sçavez faire & dire les plus jolies choses du monde, & rien ne m'émeut davantage qu'une jolie chose. Il faut avouer que personne n'a sçu pénétrer plus avant dans mon ame ; je le dis en rougissant, je suis ébranlée, si je triomphe de vos importunités, je pourrai m'estimer beaucoup tant que je vivrai.

CARELES soupirant.

Et me mépriser.

Lady PLYANT.

Moins que personne au monde, j'en jure par ma pureté : — la reconnaissance me garde de manquer jamais pour vous de ce souvenir délicieux que laissent des services rendus avec zèle. De ne pas sacrifier mes desirs & même plus à un homme dont le mérite dénie, pour ainsi dire, toutes les expressions dont on se sert, & dont on se servira dans les éloges faits & à faire.

CARELES d'un ton plaintif.

Ah, Madame ! tant de faveurs m'accablent ; votre langue charmante poursuit la victoire de vos yeux, tandis que votre adorateur infortuné languit & meurt à vos pieds.

Lady PLYANT.

Que cette phrase est délicate !

CARELES sur le même ton.

Hélas ! pourquoi le Ciel vous a-t-il fait si séduisante & si belle ? Que je me prosterne, que je couvre cette main de baisers, que je la presse contre mon cœur,

COMÉDIE

mon cœur palpitant. Son mouvement vous peindra toute mon ardent, mon amour, le desir alarmé prêt à manquer d'espérance. (*A part.*) Je suis à bout si elle résiste.

Lady PLYANT.

Que vos expressions sont brûlantes & passionnées! — si je reste, je ne suis pas en sûreté.

CARELES.

Vous me quittez, ah! laissez-moi plutôt mourir! permettez à mon âme de s'exhaler à vos pieds. (*A part.*) Je ne fais plus que dire, il faut que je me répète.

Lady PLYANT.

Je jure que je suis prête à expirer aussi; ô mon honneur! vous me troublez, cher Careles.

CARELES.

Seriez-vous assez cruelle....

Lady PLYANT.

Levez-vous, je vous en prie, levez-

vous, ne me dites plus rien : — ne me regardez pas d'un air si tendre ; — une ardeur inconnue. . . . Si Sir Paul mourroit demain, non je ne vous préférerois personne au monde.

CARELES.

O Ciel ! si vous ne favorisez mes vœux, puis-je vivre plus d'un jour ? — déjà mon ame s'affoiblit, la pâleur s'empare de mon visage, le froid se glisse dans mes veines, demain mes yeux clos pour la mort ne pourront plus jouir de l'objet le plus cher. . . .

Lady PLYANT.

Aimable, séduisant Careles, vous avez vaincu. — (*Elle pleure.*)

CARELES.

Que je meure si ce ne font là les plus tristes que j'aie jamais tenus. (*A part.*) Bientôt je mourrai de rire & non de douleur.

Lady PLYANT.

Ah Dieux ! dans vos bras : — mais

dités mourant, quand? Où? Comment?
Voici Sir Paul.

CARELES.

Sir Paul! je suis si troublé que je ne
pourrois lui parler : — je vous quitte, ce
billet vous instruira.

SCENE III.

Lady PLYANT, Sir PAUL, CYNTHIE.

Sur PAUL à Cynthie.

MA tendre, ma chere brebis, je ferai
tout ce que tu voudras : — mais efforce
toi d'oublier ce Mellefont.

CYNTHIE.

Je ferai mon possible pour vous obéir ; —
mais je jure de n'avoir jamais d'autre
époux.

Sir PAUL.

Le Ciel te le défend : — je n'aurois
ni fils, ni petit-fils, la famille des Plyants
s'éteindroit faute d'issue mâle ; ô impiété!

vous jurez donc, petite créature ? Vous sçavez jurer ? sans mon consentement ? Qui suis-je donc ?

CYNTHIE.

Point de colère, Monsieur, j'avois votre consentement lorsque j'ai juré.

Sir PAUL.

Je le révoque, j'annulle votre serment :—si vous vouliez en revenir, la loi le permettroit.

CYNTHIE.

Mais ma conscience le permettroit-elle ?

Sir PAUL.

Peu m'importe, la conscience doit céder à la loi.

Lady PLYANT.

Mais si elle a juré, Sir Paul, remarquez bien ceci, si elle a juré, il est bien cruel, bien affreux de la forcer à un parjure. (*A part.*) Je veux la marier avec Melle. font, j'obligerai Monsieur Careles.

COMÉDIE.

112

Sir PAUL.

C'étoit mon opinion ; — c'est la vôtre
aujourd'hui, ce sera la miëne pour la
seconde fois ; mais je cherche envain
Milord & Milady pour avoir leur sen-
timent.

Lady PLYANT.

Je crois que Mellefont est très-inno-
cent de ce dont on l'accuse.

CYNTHIE *à part.*

Seroit-elle pour nous ?

Lady PLYANT.

Je connois Milady & son aversion pour
mon neveu. Monsieur Careles m'assure
qu'il n'y a jamais eu dans son fait que
beaucoup de respect ; — que Mellefont
étoit en effet mon admirateur, mais de
cette admiration dont l'honneur ne souffre
point ; — rien de plus simple, & je ne
vois pas pourquoi Cynthia ne pourroit
pas en conscience —...

H 4

Sir PAUL.

Tout cela est clair, comme vous le dites très-bien.

Lady PLYANT.

Très-clair, Monsieur Careles me l'a dit : — Monsieur Careles est un homme..... rempli pour vous, Sir Paul, d'estime & de respect.

CYNTHIE à part.

Et pour vous aussi ; — je le connois à ce prompt changement.

Sir PAUL.

Je rends grâces à Monsieur Careles ; — je l'estime infiniment pour la vénération qu'il a pour vous, Madame.

Lady PLYANT.

Et pour vous, Sir Paul.

Sir PAUL.

Je n'ai point de titre à son estime, si ce n'est par l'honneur que j'ai de vous appartenir.

Lady PLYANT.

Vous êtes trop modeste.

Sir PAUL.

Je le dois lorsqu'on me compare....

Lady PLYANT.

Et si, Sir Paul, vous me faites rougir; — je ne suis que votre obéissante & fidèle épouse, — ce titre seul m'attire le respect de vos amis.

Sir PAUL.

Tu-Dieu, je suis transporté; — permettez-moi de prendre un baiser sur votre belle main.

CYNTHIE à part.

Qu'il est nigaud, mon pauvre pere!

Lady PLYANT.

Ma bouche si vous voulez, Sir Paul; il ne tient qu'à vous.

Sir PAUL.

Je vous remercie très-humblement. —
(*A part.*) Je ne sçais si je marche ou si je

vole: — je ne fus jamais si satisfait; — que d'obligations n'ai-je pas à Monsieur Careles? — c'est lui, oui c'est lui qui... — Quel bonheur d'avoir un ami ingénieux, (*Haut.*) Madame est donc d'avis que le mariage se fasse.

Lady PLYANT.

A tous égards, — Monsieur Careles a pleinement justifié Mellefont.

Sir PAUL à Cynthie.

Tant mieux, — brebis chérie, tu pourras garder ton serment; mais ne fais plus de vœux téméraires: viens, embrasse ton papa.

Lady PLYANT à part.

Je brûle de lire le billet de Careles, — je ne puis y tenir; — mais comment le faire sans être soupçonnée, — Sir Paul.

Sir PAUL.

Que souhaitez, Madame?

Lady PLYANT.

Pardon si je vous interromps. — Pré-

tez-moi la lettre de votre Intendant, je veux la relire & faire quelques réflexions.

Sir PAUL.

La voilà, Madame; voulez-vous de l'encre & du papier?

Lady PLYANT.

Non, je vous remercie; — (*A part.*) je puis en sûreté lire mon billet.

Sir PAUL.

Eh bien, Cynthia, me feras-tu grand-pere dans neuf mois? — là un bon gros garçon, — je mettrai mille livres de revenu sur sa tête dès que le petit coquin pourra me regarder en face. — Quelle joie d'avoir quelqu'un dans ma famille qui mettra des enfans au monde: — je voudrois bien avoir un peu de ma ressemblance dans ma postérité; eh, *Thy!* me feras-tu bien ce plaisir? Pense un peu à ton vieux pere? Fais-moi un jeune drôle bien gaillard.

CYNTHIE.

J'aime à vous voir de bonne humeur.

Sir PAUL.

Merci de moi, — je ne badine pas, — je te donne cinq cens livres pour chaque trait de ressemblance ; ah ! cet œil gauche, — mille livres pour cet œil gauche : — que n'as-tu mon coup d'œil, mon enfant, le regard de ton pere, — afin qu'il soit transmis au jeune Bambin à l'aide de ton imagination : — c'est-là la marque de notre famille ; *Thy*, notre maison est distinguée par un œil languissant, comme celle d'Autriche par une lèvre épaisse. — Ah ! quand j'étois à ton âge, ma brebis, j'aurois parié cent contre un de faire mon portrait trait pour trait ; — oui, je l'aurois fait ; mais — ne rougis pas, mon enfant.

CYNTHIE.

Le moyen de rougir. Je ne vous entens point.

Sir PAUL.

Bon , bon , tu m'en donnes à garder , tu m'entens , tu peux m'entendre ; — ne fais pas la niaise , — n'imité pas Milady ta belle-mère : que le Ciel t'en garde bien : — Dieu soit loué ; s'il te prenoit fantaisie de mourir fille , — tout seroit perdu , — adieu mes espérances ; — mon bien passeroit à quelque fainéant. . . . hé ? Tu te conduiras mieux , — tu ne veux pas vivre en vestale dans le sein du monde. . . hé ! Réponds-moi.

CYNTHIE.

Je suivrai vos ordres.

Lady PLYANT à part.

Il est aimable , Monsieur Careles , lorsqu'il écrit ; mais plus encore lorsqu'il me regarde , il m'a charmé , je l'ai charmé. Je veux le lui dire dans mon petit cabinet dès qu'il sera nuit. (*Elle remet la lettre à Sir Paul.*) Sir Paul , voilà votre lettre , nous en raisonnerons demain.

SCÈNE IV.

CYNTHIE, Sir PAUL,
Lady PLYANT, BRISK.

BRISK.

SIR, Paul on ne peut pas être plus incivil.

Sir PAUL.

Merci de moi, de quoi s'agit-il ?

BRISK.

La peste m'étouffe si on ne diroit que vous voulez épouser vous-même votre fille.

Sir PAUL.

Hé, hé, hé, vous êtes un facétieux corps. J'ai fini, j'ai fini.

BRISK.

Les violons sont dans la salle, les Dames nous manquent & nous voulons danser.

Sir PAUL à Cynthie.

Vas, mon enfant, amuse-toi; j'irai vous voir tantôt: — où est Mellefont?

Lady PLYANT.

Je vous l'enverrai.

BRISK.

Sir Paul, si vous rencontrez Careles, vous lui direz qu'on l'attend dans la salle.

Sir PAUL.

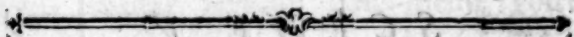
Oui, oui, je le chercherai même, s'il le faut.

SCENE V.

BRISK seul.

LES voilà partis, je puis m'entretenir avec moi-même: — chere Lady Froth, créature charmante, — si elle étoit moins folle de son benet de mari, — pour n'être pas en reste avec lui, je suis forcé d'avouer qu'il a de l'esprit; — mais qu'im-

porte, — son époux en a mille fois plus encore, des talens agréables, — mon mérite peut la gagner; — elle doit se rendre ici, — que lui dirai-je en l'abordant? — hem, hem, — la peste, la toux; — c'est avoir bien mauvaise opinion de moi que de me préparer; — c'est bon à un sot, — l'homme d'esprit ainsi que le prodigue peut se livrer sans cesse à des pensées nouvelles: — le sot, comme le pauvre a besoin d'économie. — La voici, feignons de ne pas la voir, essayons de la gagner par quelque bonne invention dont on n'ait jamais entendu parler. Hem, hem.



SCENE VI.

BRISK, Lady FROTH.

BRISK chante en se promenant.

*Je suis malade d'amour, ah, ah, ah;
viens me guérir, ma Belle. Je suis, &c.*

Pouvoir céleste, Milady, chere Milady

dy Froth , quel bonheur si ! — mais. —
(*Il reste les bras croisés.*)

Lady FROTH.

Quel est donc ce transport , Monsieur
Brisk ?

BRISK.

Milady , votre très-humble serviteur. —
Moi , des transports ? Je m'égarois dans les
plus agréables vallons du pays de Rêverie.
(*A part.*) Feignons de cacher mon amour ,
on me croira respectueux.

Lady FROTH.

Pourquoi m'appelliez-vous à hauts cris ?

BRISK.

Moi , Madame ? pardonnez.

Lady FROTH.

Je l'ai entendu.

BRISK.

Parlez-vous sérieusement ? — Vous oc-
cupiez , il est vrai , le centre de mes idées ;
je vous voyois dans une espèce de songe

fort agréable à mon imagination. — Mais — vous ai-je nommée? — Voyez comme l'amour nous assassine, nous trahit. sérieusement vous ai-je nommée?

Lady FROTH.

Trois fois comme j'aime les Muses: — Vous vous entreteniez d'amour; ô Parnasse! qui eût imaginé que Monsieur Brisk étoit si amoureux? Je croyois que vous n'aviez d'autres Maîtresses que Calliope & ses sœurs.

BRISK.

J'en ai une autre que je leur préfère. — Je vous adore, Madame; le Diable m'emporte si j'en suis chagrin le moins du monde, & que je meure si je suis fâché que vous en ayez fait la découverte.

Lady FROTH.

Vous, amoureux! ah, ah, ah.

BRISK.

Barbare, vous vous moquez de la passion la plus tendre; cependant je ne puis

COMÉDIE. 131

m'empêcher d'en rire aussi, ah, ah, ah. —
Mais, badinage à part, j'ai pour vous la
passion la plus violente.

Lady FROTH.

Sérieusement? ah, ah, ah.

BRISK.

En honneur, ah, ah, ah; j'en ris malgré
moi.

Lady FROTH.

Ah, ah, ah, de qui croyez-vous que je
me mocque?

BRISK.

De moi, peut-être?

Lady FROTH.

Non, c'est de moi, je vous jure; &
que je meure si je n'aime à la folie Mon-
sieur Brisk.

BRISK.

Sérieusement?

Lady FROTH.

Tout de bon? ah, ah, ah.

BRISK.

O prodige ! quelle découverte ! ma divine Lady.

Lady FROTH.

Mon adorable Monsieur Brisk. (*Ils s'embrassent.*)

SCENE VII.

Lady FROTH, BRISK, Lord FROTH.

Lord FROTH.

TOUTE la Compagnie est dans la salle. — Mais que vois-je ?

BRISK doucement.

La peste, voilà Milord.

Lady FROTH doucement.

N'y prenez pas garde. — (*Haut.*) Observez-moi, — chassez maintenant, — venez me rejoindre, — deux tours, — prenez ma main, — balancez ; — je veux enseigner cette danse à Milord, je n'oserois

COMÉDIE.

133

jamais la danser avec un autre. — Ah! vous voilà! vous me voyez donc répéter cette contredanse avec Monsieur Brisk.

Lord FROTH.

Il n'y a pas de mal. — (*A part.*) Je n'aime pas tant de familiarité.

Lady FROTH.

Voulez-vous la répéter avec moi?

Lord FROTH.

Non, continuez avec Monsieur.

Lady FROTH.

Comme il vous plaira.

BRISK à part.

Le tour est excellent.

Lord FROTH.

Si vous m'en croyez, vous viendrez la danser dans la salle.

Lady FROTH.

De tout mon cœur.

BRISK.

Après vous, Milord. — (*A Lady.*) Mon adorable.

Lady FROTH à Brisk.

Nous nous reverrons.

SCENE VIII.

Lady PLYANT, CARELES.

Lady PLYANT.

O MONSIEUR Careles, mon bon Monsieur Careles, je suis perdue, ruinée, anéantie !

CARELES.

De quoi est-il question ?

Lady PLYANT.

Le plus malheureux accident ; — j'en mourrai.

CARELES.

Expliquez-vous, parlez.

Lady PLYANT.

Quelle agitation, quelle frayeur ! je

suis dans une transe, une perplexité, je perds l'esprit : — votre lettre, Monsieur, votre lettre, par une funeste méprise, se trouve dans les mains de Sir Paul.

CARÉLES.

Malheureux !

Lady PLYANT.

Le voici, il la tient : — au nom du Ciel, inspirez-moi promptement.

SCÈNE IX.

Sir PAUL avec une Lettre.

— O PROVIDENCE ! — quelle conspiration ! — mais achevons. (*Il lit.*) Vous connoissez le cabinet qui donne sur la galerie, rendez-vous-y après souper ; si Sir Paul venoit nous surprendre, j'ai commission de lui de vous entretenir sur cette matière. Entretenir est bon : — Je me suis donc conduit tout droit au coquage. Embarras cruel ! — Achevons : — Je languis jusqu'au

moment qui mettra dans mes bras mon adorable enchanteresse ; le mourant Careles. Lui avois-je donné aussi cette commission ? — Meurs , infâme , & fois damné comme Judas Machabée & Iscariote. — O amitié ! nom frivole ! si tu ne veux pas être cocu , ne fais point d'ami. Celui que tu reçois dans ton sein , trouvera bientôt le chemin de ton lit ; & c'est donc pour cela que j'ai eu , trois ans , pour le lit nuptial , une vénération inexprimable. Je ne me suis donc refusé des plaisirs légitimes , que pour conserver une pureté qui va être souillée par l'iniquité d'un étranger ? O Milady Plyant ! vous étiez chaste comme la glace , mais vous êtes devenue aussi trompeuse que l'eau : — la Providence toujours constante à me servir , m'a découvert le complot. — Que d'obligations n'ai-je pas à la Providence ? Sans elle , pauvre Sir Paul , ton cœur se seroit éteint & brisé dans l'affliction.



SCENE X.

Sir PAUL, Lady PLYANT.

Lady PLYANT.

Vous avez lu cette lettre, Monsieur? — eh bien! que pensez-vous de votre ami? Mais sa trahison, son insolence vous donnent-elles le droit de suspecter ma vertu? (*Elle lui arrache la lettre.*) Merci de moi, si je le sçavois, à la minute, plus de liaison entre nous. Le monstre! — que répondrez-vous? — Rien? — Je le vois, c'est un complot contre mon honneur, vos joues honteuses & coupables ne l'avouent que trop; — ma vertu s'en offense, & pour avoir réparation, je veux être séparée à l'instant.

Sir PAUL.

Que dire? C'est la surprise la plus étrange; je n'y connois plus rien; je doute si tout ce que je vois existe ou non.

Lady PLYANT.

Homme dissimulé, je croyois pouvoir

compter sur vous ; pourquoi faisois-je cette épreuve pour aimer cent fois plus ce monstre de perfidie. Careles m'a engagé à vous laisser voir cette lettre : je vois bien maintenant que vous l'aviez complottée ensemble. — Païen, ne me regardez plus, je veux absolument faire divorce.

Sir PAUL.

Que deviendrai-je ? — Je suis si surpris, si extasié, si repentant : c'est donc à dessein que vous m'avez donné cette lettre ?

Lady PLYANT.

En doutez-vous, Sarrafin, Tûre ? j'ai un Cousin Procureur à la Chambre des Communes, je vais le trouver de ce pas.

Sir PAUL.

Restez, modérez-vous, Madame ; j'avouerai tout.

Lady PLYANT.

Qu'avouerez-vous, Juif ?

Sir PAUL.

Comme j'espère d'être sauvé, je n'ai

point de part à cette lettre. — Ecoutez-moi, Madame, je vous en prie, — le Diable m'emporte tout-à-l'heure si Careles n'a pas été au-delà de ma commission. Je le priai seulement de vous dire un mot en faveur du pauvre Sir Paul. Puisse-je être un Juif, un Anabaptiste, tout ce que vous voudrez, si je ne vous dis la pure vérité.

Lady PLYANT.

N'est-ce pas ici une matière de fait ?

Sir PAUL.

Oui ; mais j'en jure par votre continence, le fait est de lui & non de moi : — j'avoue en rougissant que j'avois quelques desirs, moi qui dors tous les jours presque dans vos bras ; — je le priai d'employer l'élégance & la facilité de son langage à vous persuader.

Lady PLYANT.

Quelle présomption ! — j'apperçois ce Tarquin, je ne puis supporter sa vue.

SCENE XI.

CARELES, Sir PAUL.

CARELES.

Sir Paul, je suis vraiment charmé de vous voir. Après avoir tout tenté auprès de votre épouse, paroles, sentimens, bonnes raisons, ne pouvant réussir, mon amitié, mon zèle, m'ont inspiré un moyen.

Sir PAUL.

Ah, comment? (*A part.*) Dissimulons.

CARELES.

J'ai connu plus d'une femme qui, se parant des beaux dehors de la vertu, prodiguoit ailleurs un bien dont elle étoit avare envers son époux; — j'ai voulu éprouver Milady: — ne pouvant rien obtenir pour vous, j'ai parlé pour moi; j'ai feint beaucoup d'amour; — je n'ai rien avancé: — elle n'a pas voulu m'entendre; — j'ai écrit, j'ignore quel sera l'effet

de ma lettre ; mais je puis vous jurer par la clarté du jour , que je ne doute point que sa vertu ne soit inébranlable.

Sir PAUL.

O Providence ! Providence , que de découvertes en un jour ! celle-ci est plus miraculeuse , mille fois plus touchante que l'autre.

CARELES.

Que voulez-vous dire ?

Sir PAUL.

Je ne puis rien dire maintenant , la joie me transporte & m'accable : — allons trouver mon épouse ; allons , mon cher ami , je ne puis me contenir.

CARELES à part.

L'obstacle est abattu.



SCENE XII.

MELLEFONT, MASKOUEL,
(*entrent par deux portes opposées.*)

MELLEFONT.

MASKOUEL, je vous cherchois; —
l'heure approche.

MASKOUEL.

Milady est encore avec Milord; — ne
feroit-il pas plus à propos de vous cacher
dans son appartement avant qu'elle vienne,
si elle fermoit la porte, notre entreprise
seroit plus difficile?

MELLEFONT.

Vous avez raison.

MASKOUEL.

Hâtez-vous; — elle ne tardera pas de s'y
rendre.

MELLEFONT.

J'y vais: fortune, je te défie maintenant.

*SCENE XIII.**MASKOUEL seul.*

UN autre y seroit trompé comme vous ;
les apparences sont si belles , mais le des-
sous des cartes renversera vos espérances.
Voici un homme que je dois m'attacher.

*SCENE XIV.**MASKOUEL, Lord TOUCHWOOD.**Lord TOUCHWOOD.*

MASKOUEL, vous êtes l'homme que
je cherche.

MASKOUEL.

Je suis heureux de me trouver sur vos
pas.

Lord TOUCHWOOD.

Vous êtes prudent, zélé ; ma personne
vous est chère.

MASKOUEL.

Je hais l'ingratitude. — Le devoir, les

bienfaits , j'ose dire aussi mon penchant ;
me lient à vous pour toujours.

Lord TOUCHWOOD.

Je vous crois ; — vous êtes mon ami ;
vous sçavez quelque chose qui m'intéresse
vivement , & vous me le cachez.

MASKOUEL.

Milord.

Lord TOUCHWOOD.

Je le pardonne à votre amitié pour mon
neveu ; — ses infâmes desseins vous sont
connus ; — le bon naturel de mon épouse
m'en avoit fait un mystère , — elle m'a
tout avoué : — je sçais que Mellefont per-
sévére dans son infâmie , que vous avez
même fait de vains efforts pour le dis-
suader.

MASKOUEL.

Je suis fâché , Milord , de ne pouvoir vous
répondre ; — je suis dans cette affaire si-
lencieux malgré moi.

Lord

Lord TOUCHWOOD.

Je sçais que vous voudriez pouvoir le justifier; — je sçais aussi combien il vous feroit difficile de le faire.

MASKOUEL.

J'espérois que ce feu de jeunesse seroit peu durable : — mais. —

Lord TOUCHWOOD.

Continuez.

MASKOUEL.

Je n'ai plus rien à dire, Milord; — vous le devez à mon zèle, à l'affection que j'ai pour vous: — mais sa phrénésie empire tous les jours.

Lord TOUCHWOOD.

Pourriez-vous m'en donner une preuve sensible; — une preuve qui justifât ma conduite dans le monde?

MASKOUEL.

O Milord! — qu'il est dur! — l'âge peut le corriger; — est-ce à moi à

vous n'ignorez point que je lui ai voué
une éternelle amitié.

Lord TOUCHWOOD.

Il est votre ami, — & que vous suis-je ?

MASKOUEL.

Vous me confondez.

Lord TOUCHWOOD.

Ne craignez point sa haine, — je vous
protégerai contre elle; — puisqu'une scrupuleuse probité vous retient, je vous réponds d'un secret inviolable : — pouvez-vous me convaincre ?

MASKOUEL.

Je le desire; — j'ai en vain tenté ce soir
de le dissuader d'un dessein que je lui
soupçonne.

Lord TOUCHWOOD.

Quel étoit ce dessein ?

MASKOUEL.

Ce n'est qu'un soupçon de ma part ; si
Milord veut se trouver dans un quart-

d'heure près de l'appartement de Milady, je serai peut-être plus en état de lui en dire davantage.

Lord TOUCHWOOD.

Je le veux bien.

MASKOUEL.

(Le devoir me soumet aujourd'hui à une épreuve bien cruelle.

Lord TOUCHWOOD.

Comptez sur ma discrétion & sur une récompense digne de votre honnêteté.

SCENE XV.

L'appartement de Lady Touchwood.

MELLEFONT. seul.

PLAISE au Ciel que Milady rienne sa promesse ! — quel supplice pour Milord s'il étoit à ma place ! — Je l'entends ; qu'elle est loin de penser qu'on épie ses traces de si près ! — Allons à mon poste.

SCÈNE XVI.

Lady TOUCHWOOD.

HUIT heures sonnent, je le croyois ici: — qui ne sçait prévenir l'heure de l'amour, n'en a guères. — (*A Maskouel.*) Je vous accusois de négligence.

SCÈNE XVII.

Lady TOUCHWOOD, MASKOUEL,
MELLEFONT *derrière une tapisserie.*

MASKOUEL.

C'EST en effet une honte pour moi de vous trouver ici la première; vous ne m'y avez devancé que pour aggraver le poids de mes obligations.

Lady TOUCHWOOD.

Vous sçavez si bien excuser une faute, qu'on est toujours forcé de vous la par-

donner; — vous m'avouerez cependant
que vous étiez préparé.

MASKOUEL.

L'embarras & la confusion suivent le
crime, l'innocence & la vérité ne man-
quent jamais d'expressions.

Lady TOUCHWOOD.

C'est tout le contraire en amour. Les
belles phrases servent de foible soutien à
l'indifférence, le véritable amour hésite &
ne peut s'exprimer.

MASKOUEL.

L'excès de la joie m'interdit: — puis-
sent mes lèvres toujours rester ainsi, fer-
mées! (*Il l'embrasse.*) — Qui préféreroit l'u-
sage de la voix à ce délicieux silence?

Lady TOUCHWOOD.

Laissez-moi fermer la porte d'abord.

MASKOUEL à part.

Le petit passage me reste.

Lady TOUCHWOOD.

Nous sommes en sûreté.

MASKOUEL. —

Nos plaisirs peuvent être aussi secrets
que ce baiser. —

MELLEFONT parait.

Toute espèce de trahison se découvre.

Lady TOUCHWOOD.

Ah!

MELLEFONT.

Scélérat.

MASKOUEL.

Profitons du chemin que je me suis fait.

SCENE XVIII.

Lady TOUCHWOOD, MELLEFONT.

MELLEFONT.

Vous êtes-vous aussi ménagé une heu-
reuse fuite? Restez, Madame; vous n'avez
plus d'espoir.

Lady TOUCHWOOD.

Le tonnerre puisse-t-il t'écraser, moi &

COMÉDIE.

111

l'univers:—oh! si je pouvois me déchirer,
être le vautour de mon propre cœur, le
mettre en pièces. . .

MELLEFONT.

Modérez-vous.

Lady TOUCHWOOD.

Que l'enfer t'engloutisse.

MELLEFONT.

Tous vos efforts sont inutiles, vous êtes
ma prisonnière.

Lady TOUCHWOOD.

Je suis libre: ma vie n'est-elle pas en
mon pouvoir?

MELLEFONT.

Voudriez-vous mourir dans la situation
où je vous trouve? Ne craignez-vous pas
que la pesanteur du crime n'empêche votre
vol vers les demeures célestes?

Lady TOUCHWOOD à part.

Que faire? que dire? Où me tour-

ner? — (*Haut.*) L'enfer n'a-t-il d'autre remède que le désespoir?

MELLEFONT.

L'enfer vous a servi comme le ciel, en vous livrant à vous-même: — cet embarras cruel peut vous servir d'expiation; — un léger repentir, mon absolution peuvent convertir cette scène en une scène de bonheur.

Lady TOUCHWOOD à part.

Modérons-nous, retenons mes transports: ô mon cœur! adoucis un moment tes battemens précipités, donne quelque relâche à ma rage, & accorde-moi une minute de froideur pour dissimuler. (*Elle pleure.*)

MELLEFONT.

Vous êtes dans un mauvais cas: — mais je vois couler ces larmes avec plaisir; ce sont là sans doute des larmes pures, — des larmes de repentir.

Lady TOUCHWOOD.

La prudence m'a manqué au besoin: —

oferiez-vous punir un crime dont mon imagination seule est coupable? — Combien n'avez-vous pas été funeste à mon bonheur? — Je vous vois, plus de repos; une passion brûlante me consume, s'empare de mes démarches, me trahit sans cesse jusque dans les ressources que je prends contre mon propre cœur.

MELLEFONT.

Dois-je vous croire?

Lady TOUCHWOOD.

Croyez-en mes larmes & ma honte? portez un regard sévère sur ma conduite à venir, si je m'éloigne un instant des principes de vertu que l'amour effaça dans mon ame; puissiez-vous alors ne me pardonner jamais: — je gagnerai, Milord, je comblerai vos vœux: Cynthia dès ce soir est votre épouse: — voilez & pardonnez mes faiblesses.

MELLEFONT.

A ces conditions, je suis votre appui jusqu'à la fin de mes jours.

SCENE XIX.

MASKOUEL introduit Lord Touchwood
dans le cabinet.

MASKOUEL.

JE tiens ma promesse : — il est ici : — je
ne dois pas être vu. (*Il sort.*)

SCENE XX.

Lord TOUCHWOOD, MELLEFONT,

Lady TOUCHWOOD,

Lord TOUCHWOOD.

ENFER, étonnement ! elle gémit, elle
pleure.

Lady TOUCHWOOD se prosterne.

Puissances célestes, recevez mes vœux. —

(*A part.*) Milord, écoutez : — ô fortune.

MELLEFONT.

Levez-vous, je vous prie.

COMÉDIE. 355

Lady TOUCHWOOD à voix haute.

Non, jamais : — j'aimerois mieux m'en-
sevelir vivante, me précipiter, plutôt que
de consentir à un crime aussi horrible que
l'inceste ! ingrat dénaturé.

MELLEFONT.

Qui, vous.

Lady TOUCHWOOD.

Homme cruel ! laisse-moi ; je te par-
donne tout : mais laisse-moi, ô ciel ! vou-
loir me ravir....

MELLEFONT.

Damnation.

Lord TOUCHWOOD tirant son épée.

Monstre, ta vie m'en répondra. (*Lady*
le retient.

Lady TOUCHWOOD.

Milord, arrêtez ; que faites-vous ? au
nom du ciel.

MELLEFONT.

Confusion.... mon oncle.....ô la perfide!

Lady TOUCHWOOD.

Modérez-vous, Milord: — il n'y est plus, il a perdu la tête: — il ne sçait plus ce qu'il fait; voyez son visage, ses yeux.

MELLEFONT.

La folie ne me transporte point; c'est ta méchanceté.

Lady TOUCHWOOD.

Milord, vous l'entendez: — quel égarement!

Lord TOUCHWOOD.

Eloigne-toi; que je ne voie plus ton visage, ou j'y trace ton infamie en caractères de sang.

MELLEFONT.

Non, je ne vous quitte point que vous n'ayez connu mon innocence: — vous connoîtrez vos torts, — malgré tout l'enfer qui l'assiste.

— *Lady TOUCHWOOD.*

Son délire augmente, éloignons-nous ;
Milord ; je crains que dans sa fureur.....

MELLEFONT.

Furie, mégère, désespoir ! — ne vou-
lez-vous pas m'entendre ?

Lord TOUCHWOOD.

Sa tête est égarée : — je veux lui envoyer
Maskouel.

Lady TOUCHWOOD.

Je m'évanouirois si je restois davantage ;
je me trouve mal.

SCENE XXI.

MELLEFONT seul.

JE maudirois volontiers mon fort, le ha-
sard & le destin. O malheur inouï ! apper-
cevoir le but, y toucher, sourire à l'espé-
rance & la voir s'évanouir. Quelle patience
peut y tenir ? — ils veulent m'envoyer

Maskouel, je n'ai plus besoin de lui : —
que pouvoit-il faire de mieux ? — ô ma
tante ! ce ne sera pas sans peine que je
détruirai vos ruses. Les femmes, comme
le feu, dévorent & consomment tout, jus-
qu'à ce que faute d'alimens elles se dé-
truissent elles-mêmes.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Lady TOUCHWOOD, MASKOUEL.

Lady TOUCHWOOD.

J'AI eu du bonheur.

MASKOUEL.

Infiniment. Le hasard & la fortune sont à vos ordres.

Lady TOUCHWOOD.

' En effet, l'arrivée de Milord pouvoit me perdre : — mais le voici, je ne veux pas qu'il nous voye ensemble.

SCENE II.

MASKOUEL *seul.*

J'en'ai pas osé lui découvrir qu'elle me doit l'apparition subite de Milord ; elle auroit

pu soupçonner un dessein dont je me justifie-
rois mal. — Milord paroît triste, rêveur ; —
je le serai aussi : — laissons-lui cependant
connoître mes idées, ou croire qu'il les
connoît.

SCENE III.

MASKOUEL, Lord TOUCHWOOD.

MASKOUEL.

QU'AI-JE fait ?

Lord TOUCHWOOD.

Il se parle à lui-même.

MASKOUEL.

La probité l'exigeoit : — puis-je en être
récompensé ? — Non, — je le devois : —
mon action porte en elle-même sa récom-
pense.

Lord TOUCHWOOD à part.

Vertu fans égale !

MASKOUEL.

On le sçaura peut-être ! — & je perds

un

un ami : c'étoit un méchant, je gagne à m'en séparer ; il eut la moitié de mon ame, je la reprends, & je fers un digne Maître à qui je dois tout ce que je suis.

Lord TOUCHWOOD à part.

L'excellent homme.

MASKOUEL.

Cependant je suis malheureux : — je porte dans mon sein un secret qui me dévore ; s'il étoit connu, — je serois flétri du nom de scélérat.

Lord TOUCHWOOD à part.

Hélas !

MASKOUEL.

Amour, cruel amour. . . . mais je prens le Ciel & ma conscience à témoins que je n'ai rien fait, ni rien dit qui pût découvrir & ma passion & son objet ; non, — j'aimerois mieux mourir que de paroître malhonnête homme : — si l'on sçavoit que j'aime Cynthie, on ne verroit dans toute ma conduite que la malice d'un rival, un

faux attachement à la personne de mon Maître, & un vil intérêt personnel. Que je meure à l'instant même, plutôt que de laisser échapper le moindre regard, le moindre mot sur cette beauté fatale : hélas ! où me conduit ma distraction ; je m'égare , & le hasard pourroit avoir conduit en ce lieu des oreilles malignes. . . . (*Il feint de se troubler en appercevant Milord.*)

Lord TOUCHWOOD.

Ne craignez rien : — que les ames coupables frissonnent à la révélation de leurs idées ! — mais vous , foyez inébranlable comme votre vertu.

MASKOUEL.

Je suis confondu : — pardonnez , Milord , à la liberté des discours que je me tenois.

Lord TOUCHWOOD.

Pardonnez-moi plutôt de vous avoir écouté : — honnête Maskouel , ton bon génie & le mien m'ont conduit ici : — j'ai découvert toute l'étendue de ta vertu ;

la récompense en sera digne. — Donne-moi ta main : — il ne reste de ma famille que mon neveu ; — je le chasse & te fais mon héritier.

MASKOUEL.

Le Ciel me préserve.

Lord TOUCHWOOD.

Je l'ai résolu, — tout étoit prêt, — il n'y avoit plus qu'à signer : — votre nom remplira les blancs tout aussi bien que le sien : — point de réplique ; — laissez-moi commander pour la dernière fois, — & qu'ensuite vos ordres réglient tout ici à votre choix.

MASKOUEL.

Je voudrois, Milord.

Lord TOUCHWOOD.

Point de demande pour autrui.

MASKOUEL.

J'en atteste le Ciel, je ne cherchois ni les richesses, ni les honneurs ; je ne voulois point élever ma fortune sur les rui-

nes de celle d'autrui ; je n'ai qu'un
desir.

Lord TOUCHWOOD.

Il sera satisfait. si mon crédit &
ma fortune peuvent obtenir Cynthia : —
elle est à vous. — Sir Paul y consentira,
je le persuaderai.

MASKOUEL.

Vous m'accablez de vos bontés : — ma
foible reconnoissance peut-elle s'élever
jusqu'à vous. — Je jouirois du seul trésor
qui me fait aimer la vie : — pardonnez
les transports que me cause ce bonheur
inattendu.

Lord TOUCHWOOD.

Je vais y travailler pour m'en réjouir
ensuite avec vous.

MASKOUEL.

 ...

SCÈNE IV.

MASKOUEL *seul.*

TOUT me réussit : — ce n'est point un scélérat, c'est l'honnête Maskouel qui obtient une fortune immense & la belle Cynthie. — Mais... Mellefont... s'il me prévient, — tout retard est dangereux. . . . Réfléchissons : — si Milord agit ouvertement, — Mellefont n'est plus aveugle, je perds sa confiance, — & Milady, — sa fureur ne respecteroit rien ; dût-elle s'envelopper dans ma propre ruine. — L'adresse est plus nécessaire que jamais : — trompons Mellefont ; persuadons à Milord d'agir sourdement : — mais voici le neveu. — Faut-il, suivant mon ancienne habitude, le tromper, en lui disant vrai ? Souvent la vérité déguise tout aussi bien le mensonge qu'un homme seroit déguisé par sa nudité même.

SCENE V.

MASKOUEL, MELLEFONT.

MELLEFONT.

Eh bien, Maskouel, quel espoir! — je me perds dans un labyrinthe d'idées; Milord ne veut ni me voir, ni m'entendre.

MASKOUEL.

Que vous importe! — point d'inquiétude; — je vous réponds de tout.

MELLEFONT.

Et comment? Au nom du Ciel.

MASKOUEL.

Pouvriez-vous croire à la parole de votre tante? — Qui a pu conduire Milord dans son appartement? — Je l'ignore... mais je sçais qu'il travaille à me faire accorder la main de Cynthie, & que je suis son héritier.

MELLEFONT.

Que faire maintenant?

MASKOUEL.

Agir avec beaucoup d'adresse : — J'ai un projet d'exécution difficile, il est vrai ; — mais essayons : — où est Cynthie ?

MELLEFONT.

Dans le jardin.

MASKOUEL.

Allons la consulter : — pour vous j'expose ma vie & je trompe Milord.

SCENE VI.

Lord **TOUCHWOOD,**

Lady **TOUCHWOOD.**

Lady TOUCHWOOD.

MASKOUEL votre héritier & époux de Cynthie !

Lord TOUCHWOOD.

Je ne sçauois trop faire pour lui.

Lady TOUCHWOOD.

Avant d'agir, il faudroit y penser plus

murement : — Pourquoi lui donner Cynthie ? Pourquoi le marier ? Votre bien n'est-il pas un prix suffisant ? Doit-il encore mêler son sang avec le mien & épouser ma nièce ? Croyez-vous que Sir Paul donne son consentement ? Cynthie le sien ? — Maskouel peut aussi avoir placé ses affections ailleurs.

Lord TOUCHWOOD.

Non, — je suis convaincu qu'il aime Cynthie.

Lady TOUCHWOOD.

Lui ? Je n'en crois rien.

Lord TOUCHWOOD.

Il me l'a dit.

Lady TOUCHWOOD à part.

Est-il possible ?

Lord TOUCHWOOD.

Sa modestie lui fit longtems combattre sa passion ; — son amitié pour Mellefont la lui fit ensevelir dans le plus profond

silence ; — mais je l'ai découvert : — je sçais que c'est la seule récompense digne de son mérite & la plus à son gré : — je différerai mes poursuites : — réfléchissez un moment, & n'oubliez pas sur-tout les obligations que nous lui avons.

SCÈNE VII.

Lady TOUCHWOOD seule.

SI vous les connoissiez toutes ; — le scélérat ! — je suis anéantie ; — le traître ! — il aime Cynthie , — je suis donc son entremetteuse ? — je découvre aujourd'hui la source de ses trahisons ; — puis-je endurer cet excès de noirceur , — allumer un feu qui doit se consumer & s'éteindre dans les bras d'une autre ? — je suis toute hors de moi : — mon espoir est ruiné , mon amour sans vengeance ; — une nouvelle cause de fureur naît d'une plaie que je n'avois point prévue.

SCENE VIII.

Lady TOUCHWOOD, Sir PAUL.

Sir PAUL.

MILADY, ma sœur, avez-vous vu mon épouse ?

Lady TOUCHWOOD.

O tourment !

Sir PAUL.

Je monte, je descends, je cours, je vas, je viens & ne la trouve pas, pourriez-vous me dire où elle est ?

Lady TOUCHWOOD.

Elle est occupée à faire de vous une bête : ne sçavez-vous pas bien, mon frere, que vous êtes un sot.

Sir PAUL.

Un sot, hé, hé, hé ? vous êtes de bonne humeur. Je ne sçais pas ce que c'est qu'être un sot.

Lady TOUCHWOOD.

Vous ne connoissez donc pas la moitié de votre bonheur?

Sir PAUL.

Parlez-vous sérieusement, ou plaisantez-vous? — Mais écoutez; — Milord me parle d'une grande révolution, — il faut que je consulte Milady Plyant; — il parle de déshériter son neveu, je ne sais pourquoi? — entendez-vous, ma sœur, tous ces arrangemens ne me plaisent guères pour vous prouver que je ne suis pas un sot.

Lady TOUCHWOOD.

Ecoutez-moi, mon frere —, consentez à la rupture du mariage prémédité, ou je renonce au sang, à la parenté, à l'amitié, à tout ce qui m'attache à vous: — je deviens une furie, je vous arrache les yeux, & je vous foule sous mes pieds.

Sir PAUL.

Ceci passe la raillerie; — où est ma femme?

Lady TOUCHWOOD.

Avec Careles, dans le petit bois:—
ils n'ont pas besoin de vous, je vous jure.

Sir PAUL.

Oh! si elle est avec Monsieur Careles,
il n'y a pas de mal: — je ne crains rien.

Lady TOUCHWOOD.

Sot, insensible, bœuf! Rappelez-vous
ce que je vous ai dit, ou préparez-vous
à dévorer vos cornes, oui vos cornes.

Sir PAUL.

Vous êtes un peu vive: — je suis le
seul de la famille qui ait un caractère pai-
sible.

SCENE IX.

MELLEFONT, MASKOUEL,
CYNTHIE.

MELLEFONT.

JE ne vois pas d'autre moyen, si vous
m'aimez assez, pour en courir les risques.

CYNTHIE.

J'ignore si j'ai assez d'amour..... mais j'ai assez d'opiniâtreté pour venir à bout de ce que j'ai résolu ; un vrai courage de femme pour lever les difficultés qui m'embarrassent.

MASKOUEL.

Fort bien ; — je mettrai les papiers en sûreté , & nous partirons.

CYNTHIE.

Mais comment préparer un carosse & six chevaux sans exciter les soupçons ?

MASKOUEL.

Je m'en charge : tout se fera par les ordres de Milord.

MELLEFONT.

Comment ?

MASKOUEL.

Je veux lui communiquer notre projet.

MELLEFONT.

Je ne vous entends point.

MASKOUEL.

Je lui dirai que c'est pour vous trahir ,
& obtenir plutôt la main de Cynthie.

MELLEFONT.

Je vous conçois.

MASKOUEL.

Il faudra prendre les habits du Chapelain, afin que Milord ne puisse vous reconnoître dans la voiture s'il étoit curieux de nous voir partir.

MELLEFONT.

A merveille ; — la nature te forma pour être un fourbe : mais tu es trop honnête homme pour l'être.

MASKOUEL.

Allez vous préparer, — rendez-vous en suite dans le cabinet de toilette de Milady ; — delà nous partirons, sans être aperçus : — demain à Saint-Alban, tout sera dit.

MELLEFONT.

Je n'ai pas assez de tems pour te louer ,
& te remercier autant que tu le mérites.

SCÈNE X.

CYNTHIE, MASKOUEL.

MASKOUEL.

SEREZ-VOUS exacte, Madame?CYNTHIE *en s'en allant.*

A la minute.

MASKOUEL.

Restez, je doute : — ne vaudroit-il pas mieux que le rendez-vous fût dans l'appartement du Chapelain, au bout de cette galerie, notre sortie deviendrait plus facile ?

CYNTHIE.

Comme il vous plaira : — mais Melle-font.

MASKOUEL.

Je vais l'en avertir.

CYNTHIE.

N'y manquez pas.

SCENE XI.

MASKOUEL *seul.*

QUI vult decipi decipiatur : — est-ce ma faute, je leur dévoile en termes simples les moyens que j'emploie pour les tromper ; tant pis pour eux —, s'ils n'entendent point les sifflemens du serpent, qu'ils soient piqués pour acquérir l'expérience. — Allons préparer Milord à consentir à mon projet : — mais je suis auprès de l'appartement de mon petit Lévitte ; je devrois l'instruire d'abord, il n'est pas de complot au monde, public ou secret, où il n'entre pour quelque chose. — (*Il frappe.*) Monsieur Saygrace.

SCENE XII.

MASKOUEL, SAYGRACE.

SAYGRACE.

MON cher Monsieur, je mets la plume à la dernière ligne d'un acrostiche, & je
suis

suis à vous. Avant un clin d'œil, — avant
que vous puissiez...

MASKOUEL.

Eh, M. Saygrace! ne perdez pas le tems
à me décrire la brièveté de votre retard ;
— si vous voulez me faire plaisir, par-
lons sur le champ de notre affaire, qui vous
procurera des dixmes & des redevances
plus que vous n'en voudrez.

SAYGRACE.

Pour vous obliger, je m'interromperois
au milieu d'un sermon.

MASKOUEL.

Vous ne sçauriez m'obliger davantage
que maintenant, — l'affaire en question — ;
avez-vous un habit pour Mellefont ?

SAYGRACE.

Il est chez moi, ceinture ; — en un mot
tout ce qu'il faut.

MASKOUEL.

Avez-vous rétréci les manches de la

robe, afin qu'il reste longtems pour la mettre ?

SAYGRACE.

Tout est prévu.

MASKOUEL.

Dans demi-heure Cynthia doit se rendre ici ; qu'il n'y ait point de lumiere , ne dites mot, vous passerez pour Mellefont.

SAYGRACE.

Vous n'avez plus rien à ordonner ?

MASKOUEL.

Non, votre texte est court.

SAYGRACE.

Mais moëlleux, je puis le manier & l'étendre à discrétion.

MASKOUEL.

Oui, lorsque tout sera fini.



SCÈNE XIII.

Lord TOUCHWOOD, MASKOUEL.

Lord TOUCHWOOD.

JE suis né, sans doute, pour être contredit par ceux qui devoient m'obéir; — mes serviteurs même voudront bientôt me prescrire les ordres que je dois leur donner.

MASKOUEL.

Je vois avec chagrin que Milord a quelque peine secrète.....

Lord TOUCHWOOD.

Avez-vous vu Milady depuis peu? Avez-vous offensée en quelque chose?

MASKOUEL.

Non, Milord. (*à part.*) Que veut dire ceci?

Lord TOUCHWOOD.

Mellefont a sans doute gagné quelqu'un

M₁

pour l'irriter contre vous : — elle est dans une fureur incroyable.

MASKOUEL à part.

Je m'en doutois : — (*haut.*) Milord lui auroit-il fait part de l'honneur qu'il vouloit me faire.

Lord TOUCHWOOD.

Oui.

MASKOUEL.

Voilà la cause de son courroux ; Milady a dans l'ame une certaine fierté ; — elle me croit sans doute indigne —.

Lord TOUCHWOOD.

Indigne ! — orgueil insensé. — Probité pour moi vaut mieux que noblesse ; — telle est ma volonté : — le mariage se fera , — je la convaincrai , — je ne me laisserai pas mener comme un sot : — s'il se pouvoit , je voudrois que vous fussiez marié dès ce soir.

MASKOUEL à part.

Il lit dans mon ame. (*haut.*) Peu de

choses sont impossibles à ceux qui ont de la fermeté.

Lord TOUCHWOOD.

Donnez-moi le moyen, & vous verrez que je n'en manque pas.

MASKOUEL.

L'amour m'avoit inspiré un projet que je voulois communiquer à Milord; il peut avoir lieu ce soir.

Lord TOUCHWOOD.

Voici du monde, prenons cette allée; vous m'en ferez part.

SCENE XIV.

CARELES, CYNTHIE

CARELES.

N'EST-CE pas Maskouel qui est avec Milord?

CYNTHIE.

Oui.

CARELES.

L'on vous trahit : — la fureur de Milady , l'embarras de Milord , quelques discours que j'ai pu saisir me confirment dans mes craintes. Où est Mellefont ?

CYNTHIE.

Le voici.

S C E N E X V.

CARELES, CYNTHIE, MELLEFONT.

CYNTHIE.

MASKOUEL vous a-t-il donné rendez-vous chez le Chapelain ?

MELLEFONT.

Non, ma chère : — je suis préparé , il ne me manque plus que l'habit.

CARELES.

Vous êtes trahi , — & Maskouel est un Fourbe comme je l'ai toujours cru.

CYNTHIE.

A peine m'avez-vous quittée, que feignant de changer d'avis, il m'a dit de me rendre chez le Chapelain, & qu'il alloit vous en avertir.

CARELES.

J'apperois Saygrace qui se glisse doucement avec un paquet sous son bras; — il faut le suivre & le forcer à parler.

MELLEFONT.

C'est perdre du tems; je ne puis croire que Maskouel soit un traître.

SCÈNE XVI.

CYNTHIE, Lord TOUCHWOOD.

CYNTHIE.

MILORD, absorbé dans ses idées.

Lord TOUCHWOOD.

L'invention en est bien prompte si elle

n'a pas été préparée ; — déjà mon Chapelain est averti. —

CYNTHIE.

Qu'ai-je entendu ? Je commence à soupçonner.

Lord TOUCHWOOD.

Quoi, belle Cousine ! vous êtes ici seule & rêveuse.

CYNTHIE.

Vous me paraissez aussi triste & rêveur.

Lord TOUCHWOOD.

Mes idées étoient sérieuses, & sur une affaire qui ne mérite pas votre attention.

CYNTHIE.

Les miennes rouloient sur une trahison qui vous intéresse, & qui mérite peut-être la vôtre.

Lord TOUCHWOOD.

Une trahison ? — expliquez-vous ; — mais écoutons quel bruit.

MASKOUEL derrière le Théâtre.

Voulez-vous m'entendre ?

Lady TOUCHWOOD derrière le Théâtre.

Non, monstre, non.

CYNTHIE.

Milady & Maskouel ! — Milford , de grace , cachons-nous derrière ce paravent & écoutons. Le hasard vous donnera peut-être des preuves de cette trahison dont je vous parlois.

SCENE XVII.

Lady TOUCHWOOD, un poignard dans la main, MASKOUEL, CYNTHIE & Lord TOUCHWOOD (cachés.)

Lady TOUCHWOOD.

Tu fais de vains efforts pour me flatter & me tromper encore , à coups de poignards je vais prévenir de nouveaux mensonges , & t'épargner de nouveaux crimes.

MASKOUEL.

Frappez, voilà mon sein.

Lady TOUCHWOOD.

Tu ne feras jamais qu'un scélérat.

MASKOUEL.

A quoi sert tout ce badinage?

Lady TOUCHWOOD.

Ton caractère opiniâtre m'irrite : — il y a dans tes discours bien plus de ruse & de lâcheté que de courage. Je te connois, — & je veux purger la terre d'un monstre comme toi.

MASKOUEL.

Ah, ah, ah.

Lady TOUCHWOOD.

Tu te ris de ma fureur ; — ce coup va punir tes mépris : — souris encore. (Elle va le frapper.) Mais qui connoît le fond de ton ame : les secrets de la tromperie & de la ruse se cachent dans les plis de ta face hypocrite. Que ne sont-ils écrits

dans ton cœur ! Bientôt m'ouvrant un chemin jusqu'à lui , j'y découvrirais ,.... mais trop tard peut-être tu m'as désarmée ; tu me connois trop bien ; tu sçais que mon ame jalouse & curieuse ne peut souffrir la moindre incertitude ... Parle donc ? — Tu te tais : — je suis en proie à toutes les passions : — les larmes seules peuvent calmer ma rage. (*Elle pleure.*) Prends ce poignard , — je manque de force pour le retenir.

Lord TOUCHWOOD à part.

L'étonnement m'accable. — Quel sera la fin de tout ceci ?

MASKOUEL.

Votre fureur s'est-elle dissipée ? pouvez-vous m'écouter ?

Lady TOUCHWOOD.

Parle , je t'écoute.

MASKOUEL à part.

Grace à mes soins , — (*haut.*) apprenez-moi d'abord la cause de cette fureur ,

de ces transports ; vous vous êtes exprimée si confusément & avec tant de rapidité, que je l'ignore encore.

Lady TOUCHWOOD.

Milord m'apprend que tu dois épouser Cynthia ; que tu l'aimes, que tu lui en as fait l'aveu.

CYNTHIE, à part.

Vous, Milord ?

Lord TOUCHWOOD à part.

Retenez votre ressentiment, écoutons.

MASKOUEL.

C'étoit le vœu de Milord, je paroïssois y consentir : — mais croyez-vous que celui qui goûta dans vos bras des délices inexprimables, pût se passionner pour tout autre objet, & languir dans un esclavage inférieur ?

Lord TOUCHWOOD à part.

Hélas ! qu'ai-je entendu ?

CYNTHIE à part.

Modérez-vous, Milord, écoutons.

Lord TOUCHWOOD à part.

Je me modère, quoique je sois dévoré.

MANSKOUËL.

Celui que vous avez honoré de vos faveurs les plus tendres, pourroit-il se livrer aux caresses insipides d'un enfant : — non, chère Milady ; — quoique jaloux jusqu'à la frénésie, du moindre de vos regards, prêt à donner chacun de mes membres pour racheter un coup d'œil que vous auriez lancé sur tout autre que sur moi :... je mets vos plaisirs bien au-dessus des miens. Ces ruses, ces noirceurs dont vous me faites tant de crimes, n'ont été employées que pour servir votre penchant ; & si je suis un scélérat, je vous suis un scélérat fidèle.

Lady TOUCHWOOD.

Qu'as-tu fait pour me servir ?

Mellefont, en habit de Chapelain, va se rendre dans votre cabinet, — il espère y trouver Cynthie; procurez-vous ses habits, mettez un voile sur votre tête, allez joindre Mellefont, promettez-lui l'amitié de son oncle, la vôtre : — s'il veut contenter vos desirs..... il est au désespoir, il cédera; — s'il refuse, prenez ce poignard; vous pouvez en faire un usage plus utile que de l'enfoncer dans le cœur de quelqu'un qui vous est dévoué.

Lady TOUCHWOOD.

Tu abuserois l'univers: — mes vœux sont comblés; — tu n'es qu'un scélérat; — mais tu mérites des autels. —

MASKOUEL.

N'en parlons plus: — l'heure approche, Mellefont est ardent, il la devancera.

Lady TOUCHWOOD.

J'y cours.

SCENE XVIII.

MASKOUEL, CYNTHIE & Lord
TOUCHWOOD, (*toujours cachés.*)

MASKOUEL.

JE fors d'un embarras cruel : — il m'a
fallu découvrir une partie de mon dernier
complot, — l'amour me dédommagera ;
allons chez le Chapelain, Cynthie doit s'y
trouver.

SCENE XIX.

CYNTHIE, Lord TOUCHWOOD.

CYNTHIE.

En bien ! Milord ?

Lord TOUCHWOOD.

Je suis confondu, juste ciel ! quelle lon-
gue trace de crimes ; — si je porte la vue
derrière moi, que de noirceurs ! Comment

me conduire dans ce labyrinthe d'infamie
& d'iniquité ? — Mon épouse , — ô ciel !

CYNTHIE.

Milord, un moment plus tard vous étiez
plus malheureux encore : — cette décou-
verte fait votre bonheur ; elle vous éclaire,
prévient une injustice, & me rend ce que
j'aime. —

Lord TOUCHWOOD.

Je rougis & de ma honte & de mon
aveuglement : — prévenons leur dernier
complot. — Où est Mellefont ? — Pour-
je m'acquitter auprès de lui ?

CYNTHIE.

Je réponds de son cœur.

Lord TOUCHWOOD.

Je ne devrois pas en douter , — il est sen-
sible , — on m'abusoit ; — mais mon épou-
se ! — hâtons-nous , cherchons mon neveu,
qu'il soit informé de tout ; qu'on assemble
la compagnie dans la salle , — je vais ex-
poser

poser à la honte publique la concubine & le scélérat.

SCÈNE XX.

Lord FROTH, Sir PAUL.

Lord FROTH.

J'AI dormi plus d'un siècle : — Sir Paul ,
quelle heure est-il ? — Il est plus de huit
heures ; — auprès de Milady le sommeil
devient le plus agréable des plaisirs : —
où est la compagnie ?

Sir PAUL.

Je n'en sçais rien ; tout est ici sans des-
sus-dessous ; — on ne rencontre person-
ne : — c'est un bruit, — une confusion.

Lord FROTH.

De quoi s'agit-il ? Où est mon épouse ?

Sir PAUL.

Dans le jardin avec Monsieur Brisk.

Lord FROTH.

Que font-ils ?

Sir PAUL.

Des couplets, j'imagine.

Lord FROTH.

Des couplets !

Sir PAUL.

Les voici.

SCENE XXI.

*Sir PAUL, Lord FROTH,
Lady FROTH, BRISK.*

BRISK.

MESSIEURS, votre très-humble serviteur : — on n'a jamais vu une plus belle nuit !

Lady FROTH.

On voit toutes les étoiles ; nous venons de les observer avec Monsieur Brisk.

Sir PAUL.

Vous devez être fatiguée ?

Lady FROTH.

Oh, non, j'aime les astres ! (à *Lord Froth.*) Vous me paraissez rêveur ?

Lord FROTH.

Non, je suis à peine éveillé.

Lady FROTH.

Monsieur Brisk se connoît en astronomie
comme un vieux Egyptien.

BRISK.

Vous valez mieux que moi, Madame : —
Diane s'y connoît bien moins que vous.

Lady FROTH.

A nous deux pourrions-nous faire un
almanach ?

BRISK.

Je le crois : — nous effayerons quand
vous voudrez.

Sir PAUL.

Vous avez tous les deux de l'esprit comme un diable !

SCENE XXII.

Sir PAUL, Lord FROTH, Lady FROTH,
BRISK, Lady PLYANT, CARELES,
CYNTHIE.

Lady PLYANT à Careles.

Vous m'apprenez des choses bien surprenantes. — Qui voudra désormais se fier à un homme ? — Je crains bien qu'ils ne soient tous trompeurs.

CARELES.

Vous n'avez pas lieu de craindre, Madame ; vos charmes fixeroient l'inconstance même ?

Lady PLYANT.

O mon cher ! vous me faites rougir.

Lord FROTH à Lady Froth.

Ma chere , allons prendre congé de Milord & de Milady.

CYNTHIE.

Ils vont se rendre ici.

Lady FROTH.

Monsieur Brisk, mon carosse vous ramènera.

(On entend un grand cri derriere le Théâtre.)

Tous.

Qu'arrive-t-il ?

SCENE XXIII.

Lord FROTH, Lady FROTH,
Sir PAUL, Lady PLYANT,
CYNTHIE, CARELES, BRISK,
Lady TOUCHWOOD traverse rapidement le Théâtre, Lord TOUCHWOOD la poursuit.

Lady TOUCHWOOD.

Je suis trahie : — sauvez-moi , secourez-moi.

Lord TOUCHWOOD.

Infâme, tu t'efforces envain de m'échapper.

Lady TOUCHWOOD.

Laissez-moi m'enfuir.

Lord TOUCHWOOD.

Vas, que tes remords te poursuivent: — vous êtes tous étonnés; — vous connoîtrez bientôt la honte de cette femme & la mienne.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
MELLEFONT *en habit de Ministre*,
traînam MASKOUEL.

MELLEFONT.

AH! par le Ciel on vous verra: — Careles, aidez-moi; — vous levez la tête; — osez-moi regarder en face: — abyme de tromperie & de scélératesse.

Lord TOUCHWOOD.

Montre, tu gardes le silence !

MELLEFONT.

Pouvois-je me livrer à cet homme avec tant de confiance ? — Qu'on me délivre de sa présence. Il empesté mes regards.

(Des Laquais le saisissent.)

Lord TOUCHWOOD.

Mettez ce scélérat sous bonne garde.

CAREIES.

O prodige d'ingratitude !

BRISK.

Que je meurs si rien n'est plus surprenant.

Lady FROTH.

Je vous ai bien dit que Saturne me paroïsoit un peu plus fâché que de coutume.

Lord TOUCHWOOD.

Nous penserons au châtiment à loisir. — Je vais me hâter de récompenser l'inno-

cence & la vertu opprimées. — Mon Neveu, Cynthie, vous me pardonnez?

MELLEFONT.

Milord, nous vous sommes dévoués.

Lord TOUCHWOOD.

Soyez notre mutuelle consolation : — que j'unisse vos mains : — puissent des nuits agréables & des jours tranquilles former le cours de votre vie : — qu'un amour mutuel, une santé durable, & des plaisirs modérés couronnent votre vertu : — vous serez heureux si le Ciel écoute mes souhaits.

Le scélérat espère envain l'impunité ; le crime, tel que la vipère, donne la mort à celui qui l'enfante.

F I N.



